THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1332

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

OU



Théâtre ou Athénée Sauvade Ex. en fer acte par Pitaud-Beaumarchais an 5.

THERAMÈNE
OU
ATHÈNES SAUVÉE,
TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

Par A. VIEILLARD-BOISMARTIN,
Haut-Juré ;

OUVRAGE DÉDIÉ AUX AMES VERTUEUSES ET SENSIBLES.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

Vous avez vu tous deux dans nos dissentions,
Sortir tous nos malheurs du choc des factions ;
Les monstres furieux qui forgèrent nos chaînes,
Moissonner dans sa fleur la jeunesse d'Athènes ;
Et le sang des vieillards, & le sang des enfans,
Couler à longs ruisseaux sous le fer des tyrans :
Voilà les fruits amers des discordes civiles ;
Que pour vous ces malheurs soient des leçons utiles ;
La Patrie épuisée a besoin de repos,
Par un zèle indiscret n'irritez point ses maux,
Gardez de me venger. (*Theraméne, Acte V, Scène dernière.*)

Nota. — *L'auteur a déposé deux exemplaires de son ouvrage à la la bibliothèque nationale, & chaque exemplaire sera signé de lui. Tout autre sera contrefait, & l'Auteur en poursuivra l'Imprimeur.*

A SAINT-LO,
Chez P. F. GOMONT, Imprimeur-Libraire,
près la Grande-Eglise.

Cinquième année.

Willard's Com.

A J. Ph. VIEILLARD,

CITOYEN FRANÇAIS,

MEMBRE de l'assemblée Coloniale de l'Isle de France.

MON FRÈRE,

RECEVEZ un ouvrage dédié aux ames sensibles & vertueuses. Lorsque vous m'avez quitté, je sentis mon cœur se déchirer; mais j'ai béni mille fois depuis le moment de notre séparation, lorsque j'ai vu monter sur l'échafaud, mes amis les plus chers, les plus illustres & les plus vertueux. J'aurais pu assurer à mon ouvrage un intérêt de plus, en le décorant du nom de quelques-unes de ces victimes célèbres. Mais mon but est de porter la consolation dans l'ame de ceux qui peuvent leur être unis par les liens du sang, de l'amitié ou de la reconnaissance. En leur rappellant leurs malheurs, j'en aurais aigri le sentiment, & cette seule idée eût été pour moi un tourment cruel.

Le sort de Philoclès vous rappellera la fin tragique du sage Malesherbes, l'honneur de la Magistrature Française. Vous donnerez des larmes à sa mémoire, à celle de sa famille; vous en donnerez aussi à l'ombre de l'immortel Lavoisier, dont le sort d'Archélaüs vous rappellera le douloureux souvenir.

Vous reconnaîtrez, sous le nom d'Aristias, ce brave & bienfaisant Faudoas, dont le nom venait se placer si fréquemment dans nos entretiens sur les vrais amis de l'humanité.

Qui plus que moi doit le regretter? Il fut le bienfaiteur de la Cité que j'habite. Nous lui avions décerné le titre d'ami des habitans de Saint-Lo. La veille du jour où un monstre d'ingratitude le fit arracher de son asyle, il traçait le plan de conduite qu'il tiendrait désormais au milieu de ses bons amis. C'est ainsi qu'il appelait les habitans de Canisy, qui avaient toujours trouvé en lui, non un seigneur, mais un père. Il se promettait d'y ramener l'âge d'or; il se proposait de ranimer le commerce de la ville de Saint-Lo. Et c'est le lendemain du jour où il me serrait dans ses bras avec mes deux enfans qu'il comblait de carresses affectueuses, qu'on l'a traîné à l'échafaud avec sa fille & sa sœur!

Oh! mon frère, si quelques débris de ces familles respectables échouaient sur les côtes de l'Isle fortunée que vous habitez, avec quels transports vous les accueillerez! quels soins touchans vous leur prodiguerez! quel torrent de joie pure innondera votre ame sensible! Je crois, mon frère, que de toutes les jouissances destinées à adoucir l'amertume de cette vie, il n'en est point de comparable à celle de serrer contre son sein un de ces êtres consacrés par le malheur. Puissiez-vous, mon frère, éprouver chaque jour ces émotions délicieuses! C'est le vœu que forme un frère qui vous chérit autant que vous le méritez. C'est la plus douce récompense que vous puissiez attendre de l'être souverainement juste & bienfaisant, pour prix d'une vie constamment vertueuse. Puisse l'épouse dont les sentimens répondent si bien aux vôtres, puissent vos enfans, mes neveux, mériter comme vous de l'obtenir!

VOTRE FRERE.

PRÉFACE.

LORSQUE la révolution Française éclata, j'étais depuis long-tems convaincu de la vérité de ce principe, professé par un de nos plus sages philosophes, qu'il faut tout faire pour le peuple, & jamais rien par lui. C'est sur ce principe que j'ai constamment dirigé ma conduite depuis 1789. Bien persuadé qu'une révolution, quelqu'en soit le succès, amène toujours de grandes calamités publiques, & que l'homme qui diminue, autant que ses moyens physiques & moraux peuvent le lui permettre, la somme de ces calamités, sert toujours utilement sa patrie.

Lorsque sous le régime décemviral, je me trouvai rendu à une salutaire obscurité, je me livrai tout entier à mes goûts naturels. Je comparai la révolution Française avec les diverses révolutions qui ont successivement inondé de sang la surface du globe. Il est dans l'histoire de l'ancienne Grèce, une époque désastrueuse, qui fixa sur-tout mon attention. Ce fut celle de la guerre du Péloponèse, de la conquête d'Athènes par le Lacedemonien Lysandre, de la tyrannie des trente Archontes, dont Critias était le chef, de la mort héroïque de Theramène, le seul homme de bien qui existât parmi les trente, & de la défaite des tyrans par Trasibule. Chaque jour nous révélait alors quelque crime atroce de la part des tyrans de ma patrie, mais les journaux, en me retraçant leurs forfaits, me rappellaient ce que j'avais lu précédemment dans les au-

teurs anciens, & souvent par la lecture des papiers du jour, je voyais, en me reportant dans l'antiquité, ce que m'annoncerait le journal du lendemain.

C'est l'identité parfaite que j'ai cru observer entre les malheurs de la Grèce & ceux de ma patrie, qui m'a déterminé à entreprendre la Tragédie de Theramène; il est utile, il est nécessaire de présenter aux hommes le tableau des maux qu'ils ont soufferts. C'est peut-être l'unique moyen, après une longue & terrible révolution, de les faire rentrer dans le cercle de devoirs que nul homme sage ne devrait jamais franchir. Pourquoi les peuples ne s'instruiraient-ils pas, aussi bien que les individus, à l'école du malheur?

Comme depuis long-tems beaucoup de Citoyens, ont été obligés de sacrifier leur goût pour les lettres à leurs devoirs, j'ai pensé que mes lecteurs verraient avec plaisir, à la tête de mon ouvrage, les principaux traits d'histoire qui m'en ont fourni le sujet. Voici comme s'exprime Thucidide, qui nous a transmis l'histoire de la guerre du Péloponeze.

« Les villes (1) étaient en proie à la sédition, » & celles qui s'y livraient les dernières, instruites » de ce qui s'était fait ailleurs, s'abandonnaient à de » plus grands excès, jalouses de se distinguer par » la gloire de l'invention, soit dans l'art qu'elles » mettaient à nuire aux ennemis, soit dans l'atrocité, » jusqu'alors inouie, de leurs vengeances. On en » vint jusqu'à changer arbitrairement l'acception » des mots. L'audace insensée fut traitée de zèle » courageux pour ses amis; la lenteur prévoyante,

(1) Tome 2, page 95.

» de lâcheté déguisée. La modestie fut regardée
» comme une excuse de la pusillanimité : être pru-
» dent en tout, c'était n'être propre à rien ; mais
» avec un fol emportement on était homme. Se bien
» consulter pour ne rien mettre au hasard, c'était
» chercher un prétexte spécieux de refuser ses
» services. L'homme violent était un homme sûr ;
» celui qui le contrariait un homme suspect ; dresser
» des embûches & réussir, c'était avoir de l'esprit ;
» les prévenir, c'était en avoir davantage ; prendre
» d'avance ses mesures pour n'avoir pas besoin de
» tout cela, c'était trahir l'amitié & avoir peur des
» ennemis. Enfin être le premier à faire du mal à
» ceux de qui on pouvait en attendre, c'était mé-
» riter des éloges ; on en recevait aussi quand on
» savait exciter à nuire celui qui n'y songeait pas.
» Les compagnons de parti étaient préférés aux pa-
» rens, comme plus disposés à tout oser sans pré-
» texter aucune excuse. On ne contractait pas ces
» sortes de liaïsons, pour en retirer avantage con-
» formément aux lois, mais pour satisfaire la cupi-
» dité en dépit des lois. Ce n'était pas sur la religion
» du serment que ceux qui formaient ces ligues,
» établissaient leur confiance réciproque, mais sur
» ce qu'ils se connaissaient capables de tout en-
» freindre en commun. On adoptait quelquefois ce
» que disait de bien le parti contraire, mais c'était
» pour sê tenir en garde contre lui, s'il arrivait
» qu'il prît le dessus, & non par générosité. On
» aimait mieux avoir à se venger que de n'avoir
» pas reçu le premier une offense. Des sermens
» de réconciliation étaient respectés pour le mo-
» ment, parce qu'on voulait se tirer d'embarras,
» & qu'on n'avait pas d'autres ressources ; mais dans

» la suite celui qui se trouvait le premier en » force, & dont l'ennemi n'était pas sur ses gardes, » avait bien plus de plaisir à se venger en abusant » de sa confiance que s'il l'eût pu faire ouverte- » ment; il comptait pour beaucoup de prendre » une vengeance infaillible, de devoir à la trom- » perie la supériorité, & de remporter le prix de » la fourbe; car en général, les méchans acquièrent » plus aisément la réputation de gens habiles, que » les mal-adroits celle d'honnêtes gens. On a honte » de la mal-adresse; la méchancete devient un titre » de gloire.

» La cause de tous ces maux était la fureur de do- » miner, qu'inspirent l'ambition & la cupidité. Ces » passions échauffaient les esprits, & les excitaient » à brouiller; car les chefs des deux factions qui » partageaient les villes, les uns *sous le prétexte* » *spécieux de l'Egalité politique du peuple*, les autres » sous celui d'une Aristocratie modérée, affectaient » de ne consulter que le bien de la Patrie; mais » elle-même en effet était le prix qu'ils se dispu- » taient. Dans leur lute réciproque pour l'empor- » ter les uns sur les autres, par quelque moyen » que ce fût, il n'était pas d'excès que ne se per- » mît leur audace. Devenus supérieurs à leurs en- » nemis, ils ne mesuraient ni à la justice, ni à » l'intérêt de l'Etat, les peines qu'ils leur faisaient » souffrir. Mais ils les rendaient plus rigoureuses » que l'un ou l'autre ne l'exigeait, & chacun en » posait les bornes au gré de ses caprices. Soit » par les décrets injustes qu'ils faisaient rendre, » soit en se procurant le pouvoir à force ouverte, » ils étaient toujours prêts à satisfaire leur haine; » jamais ni l'un ni l'autre parti ne transigeait de

» bonne-foi ; mais ceux qui parvenaient à leurs fins, » en cachant adroitement leur astuce, avaient le plus » de réputation. Les Citoyens modérés étaient vic- » times des deux factions, soit parce qu'ils ne » combattaient point avec elles, soit parce qu'on » enviait leur tranquillité.

» Ainsi par les séditions, la Grèce fut infectée » de tous les crimes. La simplicité qui est sur-tout » l'appanage des ames nobles, fut un objet de risée » & disparut. *Il fallait toujours être en défiance les » uns des autres*, toujours sur ses gardes. On ne » pouvait se fier, pour en venir à une réconcilia- » tion, ni à la parole la plus sûre, ni aux sermens » les plus terribles. Tous ayant des raisons de ne » pas compter sur les autres, ils usaient plutôt de » prévoyance pour n'être pas maltraités, qu'ils ne » pouvaient se livrer à la confiance.

» Ce fut à Corcyre que commencèrent la plûpart » de ces excès. On y osa tout ce que peuvent se » permettre des malheureux qu'on a long-tems gou- » vernés avec insolence, au lieu de les traiter avec mo- » dération & qui veulent rendre ce qu'on leur a fait » souffrir ; tout ce dont sont capables des infortunés » qui veulent se délivrer de leur misère accoutu- » mée, & qui dans la passion qui les trouble, *ne » songent qu'à s'emparer des richesses d'autrui, » même au mépris de la justice*; enfin tout ce que » peuvent faire des hommes qui, sans être conduits » par la cupidité, & n'attaquant leurs ennemis » que par des principes de justice, sont emportés » par la colère, & se montrent cruels & inexora- » bles. Ainsi dans cette malheureuse ville la société » était renversée; le naturel de l'homme qui aime » d'ordinaire à enfreindre les lois, même lorsqu'elles

» sont en vigueur, l'emporta sur elles; *il prit plaisir* » *à se montrer effréné dans ses fureurs, à se mettre* » *au-dessus de la justice, à se déclarer ennemi de tout* » *ce qui avait quelque supériorité.* »

Tel était l'état de la Grece en général, lorsque le Spartiate Lysandre s'empara d'Athènes, en fit démolir les murailles au son des flûtes, & y établit une garnison Lacedemonienne.

Lysandre était devenu l'arbitre de la Grece. Les Samiens furent assez lâches pour lui décerner les honneurs divins (1). Il influença puissamment la nomination des trente Archontes que l'on désigne communément sous le nom des trente tyrans. On aurait toujours dû en excepter Theramène qui au jugement du judicieux Plutarque, aimait le peuple *d'une charité & affection paternelle* (2). Theramène ne prît aucune part aux crimes de ses collègues.

Il ne faut point le juger sur ce qu'en dit l'orateur Lysias dans son plaidoyer. Polemarque frère de Lysias avait été sacrifié par les tyrans, sans pouvoir même obtenir la permission de se défendre, & Lysias a confondu dans son ressentiment le vertueux Theramène avec les assassins de son frère. Il est vrai que mon héros avait été lié assez étroitement avec Critias, mais c'était dans un tems où il espérait que Critias seconderait ses vues bienfaisantes.

Je ne connais dans la vie de Theramène qu'une action qui ne trouve d'excuse que dans une superstition religieuse qu'on ne peut trop déplorer. Après le combat des Arginuses, où les généraux Atheniens défirent la flotte des Lacedemoniens, com-

(1) Nous avons vu de nos jours élever des autels à l'exécrable Marat.
(2) Plut. Vie de Nicias.

mandés par Callicratidas, les généraux Atheniens négligèrent de recueillir les morts pour leur donner la sépulture. C'était pour eux un devoir sacré. Mais une tempête violente survenue après le combat, ne leur avait pas permis de s'en acquitter. Theramène, l'un des hommes les plus religieux de son siècle, les accusa au tribunal du peuple, Socrate les défendit avec chaleur, mais sans succès; tous furent condamnés à boire la cigüe. Quelques-uns étaient heureusement absens, les autres, au nombre desquels était le sage Eurimedon, furent trainés à la mort; mais, je le répète, cette faute fut celle de la superstition, & elle n'empêcha pas Socrate de défendre Theramène contre Critias, comme il avait défendu Eurimedon & ses collègues contre Theramène.

Ce fut sur-tout sous le gouvernement des trente que Socrate, par son intrépidité, se montra le plus sage des hommes. « Il semblait alors (dit Rollin) » que le peuple Athenien eut perdu ce courage » qui jusques-là l'avait toujours fait craindre & » respecter de tous ses voisins, & de ses ennemis. » *Ils semblaient même avoir perdu jusqu'à l'usage de la* » *voix, n'osant plus faire entendre les moindres plaintes,* » *de peur qu'on ne leur en fit un crime.* Socrate seul » demeura intrépide. Il consolait les Sénateurs af- » fligés, il ranimait les Citoyens réduits au désespoir, » & donnait à tous un exemple admirable de courage » & de fermeté, conservant sa liberté & marchant » tête levée au milieu des trente tyrans qui faisaient » tout trembler, mais qui ne purent jamais par leurs » menaces ébranler la constance de Socrate. Critias » qui avait été son disciple, fut celui qui se déclara » le plus ouvertement contre lui; choqué des » discours libres & hardis qu'il tenait contre le gou-

» vernement des trente, il alla jusqu'à lui interdire » l'instruction de la jeunesse; mais Socrate qui ne » reconnaissait point son autorité, & qui n'en re- » doutait point les suites violentes, n'eut aucun » égard à une défense aussi injuste. *Il vaut mieux* (lui répondit-il fièrement) *obéir aux Dieux qu'aux hommes.*

» Les trente promettaient toujours de faire des » loix (1) & n'en faisaient pas. Ils établirent à leur » gré un nouveau Sénat, de nouvelles magistratures... » Bientôt ils supposèrent qu'un parti puissant & » mal intentionné les empêchait par ses coupables » manœuvres, d'établir un sage gouvernement, & » sous ce prétexte ils demandèrent à Lacedemone, par » l'entremise de Lysandre, une garde capable de les » faire respecter dans leurs augustes fonctions. Ils » promettaient d'en faire les frais, & n'eurent pas de » peine à l'obtenir. Alors ils firent arrêter, au gré » de leur vengeance & de leurs caprices, *non plus* » *les hommes méchans & méprisables, mais tous les* » *Citoyens qui ne devaient pas se prêter aisément à* » *l'oppression.*

» Theognis & Pison, (2) deux des trente, firent » observer à leurs collègues, que plusieurs étaient » contraires au gouvernement actuel; que le prétexte » de punir des coupables, serait un moyen excellent » d'enrichir le trésor. Posons, dirent-ils, pour prin- » cipe qu'on a besoin d'argent. Il leur fut aisé de » persuader leurs auditeurs *qui aimaient autant l'argent* » *qu'ils aimaient peu la vie des hommes.* Les trente » décidèrent donc qu'ils feraient prendre les riches,

(1) Supplément à l'histoire de Thucidide, tome 4, p. 261.
(2) Pl. de Lysias contre les trente.

» parmi lesquels ils mêleraient des pauvres, afin de » pouvoir se justifier devant le peuple & lui faire » croire qu'ils n'agissaient point par cupidité, mais » pour l'intérêt de l'Etat.

» Batrachus & Esculide ne dénonçaient & n'ac- » cusaient pas sur des faits réels, mais d'après des » imputations mensongères imaginées par les trente, » & controuvées pour la perte des Citoyens.

» On ne pouvait sans danger suivre les funérailles » des malheureuses victimes de la tyrannie. Le peu » d'amis qui assistaient à la sépulture des infortunés » que les tyrans immolaient à leur cruauté, étaient » sacrifiés. *Ils obligeaient le peuple de partager leurs » crimes, mais ils se gardaient bien d'en partager » les fruits avec lui; ils ne lui en laissaient que la » honte.* »

Critias (1) indigne élève de Socrate, se distinguait entre les trente par la soif du sang. « *Il est injuste*, » lui dit un jour Theramène, *de faire périr des Ci- » toyens qui ont l'estime du peuple, quand d'ailleurs » ils n'ont pas fait de mal aux gens de bien.* Il faut » bien, lui répondit Critias, quand on a de l'ambition, » faire périr tous ceux qui peuvent y mettre obs- » tacle. »

Ce langage est parfaitement conforme à celui qu'a tenu de nos jours un de nos tyrans, & l'on sera peu surpris de cette conformité, quand on refléchira que le tyran d'Athènes professait publiquement l'athéisme. Si quelque lecteur se scandalisait de la manière dont il parle des prêtres, je le prie d'observer, 1°. qu'il ne s'agit ici que des prêtres

(1) Supplément à l'histoire de Thucidide, tome 4, p. 262.

payens accoutumés à faire un trafic honteux de leurs oracles. 2°. Qu'un auteur ne peut peindre le caractère de ses personnages que par leurs actions & par leurs discours.

« Dans la crainte que leur puissance ne fût de » courte durée, s'ils ne se faisaient un parti capable » de la soutenir, *les trente choisirent* (1) *trois mille* » *hommes dont ils se croyaient sûrs, & qui devaient* » *prendre part aux affaires. Tout ce qui n'était pas* » *de ce nombre fut désarmé.*

» Pour satisfaire aux frais de leur garde, ils con- » vinrent que chacun d'eux choisirait un riche habitant » qui serait mis à mort, & dont les biens seraient » confisqués; tous, excepté Theramène, s'empres- » sèrent de choisir leur victime: ils lui dirent de » faire aussi son choix. *Il est bien odieux* (leur » répondit-il) *que ceux qui prétendent être au-dessus* » *des autres, soient plus injustes que les plus vils* » *Sycophantes. Ceux-ci du moins laissaient vivre ceux* » *dont ils prenaient la fortune.*

» Theramène devait périr, *puisqu'il était moins* » *méchant que les autres* (2). Il affectait d'aimer le » peuple, & ils craignaient que le peuple ne se rangeât » de son côté. Ils se partagèrent entre eux le rôle » de le calomnier auprès de quelqu'un des Sénateurs, » & quand ils crurent avoir assuré leur vengeance, » ils assemblèrent le Sénat. *L'enceinte, par leur ordre,* » *en fut garnie de jeunes-gens qui avaient des poignards*

(1) Supplément à l'histoire de Thucidide, tome 4, p. 262.

(2) *Puisqu'il était moins méchant que les autres.* C'est ainsi que s'exprime l'auteur du supplément à l'histoire de Thucidide. Mais, je le répète, tous les monumens historiques prouvent que Theramène aimait sincèrement sa patrie. Sa vie fut celle d'un administrateur sage, éclairé, religieusement attaché à ses devoirs, sa mort fut celle d'un héros.

» *cachés*. Là Critias se porta accusateur de Theramène. » Il le chargea de décrier ses vingt-neuf collègues, de » se rendre pour les perdre, le protecteur de tout ce » qu'Athènes avait de gens mal intentionnés, de » n'être pas seulement l'ennemi des trente, mais un » traître envers la patrie, puisqu'il cherchait à en » faire périr les magistrats, après avoir été le premier » auteur de l'alliance contractée avec Lacedemone, » & de l'abolition de la démocratie. Theramène se » défendit d'une manière victorieuse, & dès qu'il » eut cessé de parler, il s'éleva dans le Sénat un » long murmure en sa faveur. Il allait être absous. » Critias fit avancer les satellites armés de poignards. » Il n'est pas permis à un magistrat, (dit-il aux » Sénateurs) de souffrir que ses amis se laissent » tromper, voilà, continua-t-il, en montrant les » assassins qu'il avait apostés, voilà des hommes » bien déterminés à ne pas laisser échapper un traître » qui veut détruire l'oligarchie. La loi nouvelle défend » de faire périr un des trois mille sans votre aveu; » mais il est permis aux trente de prononcer eux- » mêmes contre ceux qui ne sont pas de ce nombre. » Eh bien! j'en efface Theramène, & nous le con- » damnons à mort.

» Alors Theramène sautant à l'autel, vous tous » qui m'entendez, cria-t-il aux assistans, vous courez » le même danger que moi, si Critias ou tout autre » peut nous effacer à son gré du catalogue où nous » sommes inscrits. Je n'ignore pas qu'il m'est inutile » d'embrasser cet autel, je n'en périrai pas moins, » mais j'aurai fait voir que mes bourreaux ne sont » pas moins impies envers les Dieux qu'ennemis des » hommes. »

» Alors (1) Critias ordonna aux officiers de la » justice de l'arracher de l'autel. Tout était dans le » silence & dans la crainte à la vue des soldats » armés qui environnaient le Sénat. De tous les » Sénateurs, Socrate seul, dont Theramène avait » reçu les leçons, prît sa défense *& se mît en devoir* » *de s'opposer aux officiers de justice*; mais ses efforts » ne purent délivrer Theramène, & malgré lui il » fut conduit au lieu du supplice, à travers une » foule de Citoyens qui fondaient en larmes, *&* » *voyaient dans le sort d'un homme également consi-* » *dérable par son zèle & ses grands services, ce qu'ils* » *devaient craindre pour eux-mêmes.* Quand on lui » eut présenté la cigüe, il la prît d'un air intré- » pide, il en jetta les restes sur la table, de la » façon qui s'observait dans les repas de réjouissance; » en disant : *Ceci est pour le beau Critias.* Xenophon » rapporte cette circonstance peu considérable en » elle-même, pour faire voir, dit-il, qu'elle était » la tranquillité de Theramène dans ce moment.

» Les tyrans délivrés d'un collègue dont la pré- » sence seule était un reproche continuel, ne gardèrent » plus de mesures. Ce ne fut dans toute la ville, » qu'emprisonnemens & que meurtres.

» Tout ce qu'il y avait à Athènes de Citoyens un » peu considérables, & qui conservaient encore » quelque amour de la liberté, sortirent d'une ville » réduite à une dure & honteuse servitude, & allèrent » chercher ailleurs un asyle. Ils avaient à leur tête » Trasibule, Citoyen d'un rare mérite, & qui sentait avec

(1) Rollin, histoire ancienne, tome 4, p. 92.

» avec une vive douleur les maux de sa patrie. Les La-
» cedemoniens eurent l'inhumanité de vouloir ôter
» cette dernière ressource à ces malheureux fugitifs,
» ils défendirent aux villes de la Grece, par un
» Edit public, de leur donner retraite, & condam-
» nèrent à une amende de cinq talens (15,000 liv.)
» quiconque s'opposerait à l'exécution de cet Edit.
» Deux villes seules méprisèrent une ordonnance
» si injuste, Megare & Thebes, & cette dernière
» fit un Edit *pour punir quiconque voyant un Athenien*
» *attaqué par ses ennemis, ne lui prêterait pas main*
» *forte.* Lysias, orateur de Syracuse, que les trente
» avaient exilé, leva à ses dépens cinq cents soldats
» & les envoya au secours de la patrie commune
» de l'éloquence.

Trasibule ne perdit pas de tems. Après avoir pris Phile, petit fort de l'Attique, il marcha vers le Pirée, s'en rendit maître, défit les tyrans, tua Critias & Hyppomaque de sa propre main dans le combat. Peu de tems après Pausanias, l'un des rois de Sparte « traita avec le Sénat dont l'autorité
» légale avait été méconnue sous la tyrannie des trente
» & sous celle des Decemvirs (1). Par les suites
» de cet accommodement, les hostilités des factions
» cessèrent, les tyrans perdirent leur pouvoir, la
» garnison Lacedemonienne fut retirée; les Athe-
» niens oubliant dans leur prospérité nouvelle, tous
» les maux qu'ils avaient soufferts, accordèrent,
» à la sollicitation de Trasibule, une amnistie géné-
» rale à ceux qui les avaient causés.

Tels sont les matériaux que l'histoire m'a fournis pour la composition de l'ouvrage que j'offre à ma

(1) Supplément à l'histoire de Thucidide, tome 4, p.

patrie. Puisse-t-elle, après avoir essuyé autant & plus de maux que la guerre du Pelopponèse n'en accumula sur la Grece pendant vingt-huit ans, n'écouter d'autre sentiment que celui de la générosité ! Nos tyrans ont copié les crimes des tyrans qui sont venus avant eux, c'est à nous de copier toutes les vertus des peuples anciens & modernes. O Français ! lisez & méditez l'histoire de Trasibule. Vainqueur des tyrans il fut le pacificateur de son pays; voilà le modèle que vous devez imiter. Ah! si vous étiez assez malheureux pour écouter la voix de la vengeance, ouvrez du moins les yeux sur ses terribles effets. Qui de nous voudrait ceindre sa tête de lauriers teints du sang de ses Concitoyens? O qui que vous soyez, hommes de tous les partis, de toutes les sectes, si vous chérissez la patrie, si vous soupirez après le retour de la justice, si la voix de l'humanité parle à vos cœurs, rassurez la patrie par le sacrifice de vos ressentimens personnels; rappelez le règne de la justice par votre soumission aux lois, & consolez enfin l'humanité de tous les maux qu'elle a soufferts.



THERAMÈNE

OU

ATHÈNES SAUVÉE,

TRAGÉDIE.

PRIX, 30 s, & 37 s franc de port dans toute la République. Les lettres doivent être adressées, franches, au Citoyen GOMONT, *Imprimeur-Libraire à Saint-Lo, Département de la Manche.*

PERSONNAGES.

THERAMÈNE, *l'un des trente Archontes d'Athènes.*

CRITIAS, *chef du Conseil des trente.*

TRASIBULE, *Citoyen d'Athènes, banni par les trente.*

SOCRATE, *Sénateur.*

MELITUS, *confident de Critias.*

ERIPHILE, *fille de Theramène, amante de Trasibule.*

CÉPHISE, *fille de Philoclès chef de l'Aréopage, amie & confidente d'Eriphile.*

Sénateurs.

Citoyens.

Gardes.

Soldats.

Le valet des onze.

La Scène est à Athènes.

Les trois premiers Actes se passent dans le palais de Theramène, qui communique au temple de Minerve; le quatrième dans le Sénat; le cinquième dans la prison.

THERAMÈNE
OU ATHÈNES SAUVÉE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

ÉRIPHILE, CÉPHISE.

CÉPHISE.

QUOI! lorsque tout gémit dans un deuil solitaire,
Que nul mortel ici n'entrevoit la lumière,
Sans demander aux Dieux qui ramènent le jour,
Les objets les plus chers, ravis à son amour;
Lorsque la tyrannie écartant tout obstacle,
De forfaits inconnus étale le spectacle,
Qu'autour de nous la mort, épaississant le deuil,
A chaque Citoyen entr'ouvre le cercueil,
Dans le malheur commun la sensible Eriphile,

Lève un front dont le calme annonce un cœur tranquille,
Elle qu'on vit toujours s'attendrir sur nos maux,
Dont le front pâlissait au nom de nos bourreaux,
Et qui seule avec moi renfermée en silence,
Joignait ses vœux aux miens pour obtenir vengeance!
Non, je ne reviens point de mon étonnement;
D'où peut donc provenir un si prompt changement?
Ne daignerez vous point expliquer à Céphise,
D'où naît cette fierté qui cause sa surprise?
Confiez à son cœur.

ERIPHILE.

Sans doute, je le doi;
Est-il quelque secret entre Eriphile & toi?
Si mes yeux aujourd'hui ne versent point de larmes,
Si la sécurité remplace mes allarmes,
Ce n'est point qu'Eriphile ait jamais oublié
Les malheurs de l'Etat, & ceux de l'amitié;
C'est le produit heureux d'un rayon d'espérance,
Qu'entrevoit l'infortune au sein de la souffrance.

CÉPHISE.

Et sur quoi fondez-vous cet espoir qui vous rit?

ERIPHILE.

Rarement un despote expire dans son lit.
Le crime est à son comble, il est tems qu'il s'expie,
Et le glaive à la main la vengeance l'épie.

CÉPHISE.

Combien de fois déjà, par vos pressentimens,
N'avez-vous pas tenté d'adoucir les tourmens,
Qui de ma triste vie ont obscurci l'aurore?
Et cependant depuis, combien de fois encore
Critias n'a-t-il point, par de nouveaux forfaits,

Des plus cruels tyrans surpassé les excès?
Sur un même échafaud, jai vu monter ma mère,
Mes frères, mon amant, & mes sœurs, & mon père;
Quel père! l'univers admirait ses vertus.
Moi-même je ne dois qu'à vos soins assidus
Les restes languissans d'une pénible vie,
Que sans vous Critias m'aurait cent fois ravie.
Et vous croyez encor qu'après tant de courroux,
Le ciel pour nous enfin va se montrer plus doux.

ERIPHILE.

Céphise, je le crois, c'est ce qui me rassure.
Lorsque la tyrannie à comblé la mesure,
Il arrive un moment, précurseur de la paix,
Où ceux qui jusqu'alors ont servi ses excès,
Dans l'espoir d'acquérir une fortune immense,
Las de fortifier sans cesse sa puissance,
D'accumuler toujours dans ses avides mains,
D'innombrables trésors, teints du sang des humains;
Honteux de n'obtenir, pour récompense unique,
Que les ressentimens de la haine publique,
Et d'un despote ingrat les dédains fastueux,
Transportés tout-à-coup d'un dépit furieux,
Entourent le tyran, l'immolent à leur rage,
Et dans son sang impur vengent leur esclavage.
Vois ce qui s'est passé depuis ce jour affreux,
Que signala pour toi l'inclémence des Dieux:
Alcibiade errant chez les peuples d'Asie,
Atteint par Critias jusques dans la Phrigie,
Aux torches de la mort son asyle livré,
De barbares soldats ce héros entouré,
Tout son sang répandu; Lysias par la fuite,
Dérobant aux bourreaux une tête proscrite;
Polemarque son frère aux tyrans amené,
Et par eux sans défense à la mort condamné;

Les services rendus, les biens & la naissance,
Transformés en forfaits & condamnés d'avance ;
Les délateurs armés de sinistres soupçons,
De tous les Citoyens inondant les maisons ;
Des esclaves nombreux, corrompus par des traîtres,
A leurs ressentimens sacrifiant leurs maîtres ;
Des assassins plus vils, plus féroces encor,
Agitant dans leurs mains le glaive de la mort ;
La vieillesse tremblante au supplice traînée ;
Dans le sein maternel l'enfance exterminée ;
L'impiété souillant l'asyle des tombeaux ;
Le Céphise des mers ensanglantant les eaux :
Voilà les attentats consacrés par les fêtes
Du despotisme affreux qui pèse sur nos têtes.
Mais le sang innocent en cent lieux répandu,
Des Dieux lents à punir est enfin entendu,
Ces Dieux ne peuvent plus différer leur vengeance ;
Trasibule l'apporte, & vers nous il s'avance.

CÉPHISE.

Quoi ! ce jeune guerrier que ses nobles travaux
Placent déjà, Madame, au nombre des héros,
Que malgré ses vertus le prudent Theramène,
Crut devoir en exil reléguer loin d'Athène !....

ERIPHILE.

Céphise, il est trop vrai que mon père trompé,
Dans cet injuste affront a lui-même trempé ;
Mais c'était en un tems, ou de dehors perfides,
Critias entourant ses projets homicides,
Paraissait en tous lieux, mais sur-tout au Sénat,
Constamment occupé du bonheur de l'Etat.
C'est ainsi que masquant son penchant vers le crime,
Du sage Theramène il usurpa l'estime ;
Il désirait me plaire, & j'ai lieu de penser

Que craignant un rival qui pouvait l'éclipser,
Il peignit Trasibule aux yeux de Theramène
Comme un séditieux, redouté dans Athène.

CÉPHISE.

Ainsi donc Trasibule a su vous attendrir ?

ERIPHILE.

Oui, Céphise, je puis l'avouer sans rougir.
Comment ne pas aimer l'ami de ma patrie ?
De toutes les vertus son ame est enrichie,
Alcibiade aux Grecs montra moins de valeur.
Aristide revit dans son imitateur ;
L'esprit des factions, filles de la licence,
N'a jamais de sa vie altéré l'innocence.
Ce n'est pas toutefois qu'exempt d'ambition,
Il méprise l'éclat qui suit un grand renom ;
Mais il ne prétend point que l'avenir le loue,
Pour des exploits sanglans que l'honneur désavoue.
Toujours environné de mortels vertueux,
Il semble par degrés se rapprocher des Dieux :
De mon noble vainqueur tel est le caractère,
Voilà celui que j'aime autant qu'il m'a su plaire ;
Crois-tu que son retour doive me rassurer ?
Juge tout ce qu'Athène a droit d'en espérer.

CÉPHISE.

Je le vois comme vous ; mais, ma chère Eriphile,
Mon cœur sur vos destins n'est pas encor tranquille ;
N'appréhendez-vous point que son fougueux rival
N'oppose à vos projets un obstacle fatal ?
Qu'instruit de votre amour, & fort de sa puissance,
Il n'ose pour le vaincre user de violence ?

ERIPHILE.

Mon cœur ne s'est jamais ouvert à Critias ;

En chassant Trasibule, il ne connaissait pas,
Que d'une même ardeur également charmée,
Eriphile l'aimait comme elle était aimée.
Et mon père sur lui dès long-tems détrompé,
A lui gagner mon cœur ne s'est pas occupé.
Au reste du tyran quelque soit la furie,
Sur mon ame aujourd'hui que peut la tyrannie?
Puisqu'avec un héros Socrate associé,
De mon père a pour lui reconquis l'amitié,
Et que par ses conseils éclairant son courage,
De son prochain triomphe il prépare l'ouvrage.

CÉPHISE.

Quoi! Socrate, Madame.....

ERIPHILE.

Oui, Socrate est pour nous;
Instruit de nos projets, il les dirige tous.
C'est ce sage mortel qui, lorsque chaque ville,
Aux Citoyens proscrits refusait un asyle,
A su leur ménager l'amitié des Thébains:
C'est là que Lysias de cinq cents Citoyens
Au vainqueur d'Eriphile a remis la conduite.
Trasibule est leur chef. C'est avec cette élite,
Que ce liberateur, par Socrate introduit,
Entrera dans nos murs peut-être avant la nuit.
Mais mon père paraît. Dieux! quelle est sa tristesse!

SCÈNE II.

THERAMÈNE, ERIPHILE, CÉPHISE.

ERIPHILE.

SEIGNEUR, vous vous troublez! quel chagrin vous oppresse?

Présagez-vous encor quelques crimes nouveaux ?
Voit-on de Critias circuler les bourreaux ?
De grace rassurez la tremblante Eriphile.

THERAMÈNE.

Eh ! ma fille, comment puis-je d'un œil tranquille,
Envisager l'état ou nous sommes réduits ?
Moi qui dans tous les tems ai chéri mon pays,
Je ne puis faire un pas sans que ma triste vue
Ne rencontre par-tout une foule éperdue
D'orphelins malheureux, d'époux infortunés,
De Citoyens tremblans, à la mort destinés,
Dont le front abattu sous le poids de la crainte,
Marque assez la douleur dont leur ame est atteinte,
Et qui peut-être hélas ! lisant mal dans mon cœur,
Me croient de tous leurs maux le complice ou l'auteur.
Oh ! qu'il m'est dur de voir ma probité flétrie,
Par l'approche de ceux que l'Etat m'associe !
A ces tristes tableaux, source de mes soupirs,
Viennent se joindre encor d'horribles souvenirs,
Qui sans cesse présens à ma sombre pensée,
Portent un trouble affreux dans mon ame glacée.
Le sommeil bienfaisant dont la bonté des Dieux,
Fit un présent si doux aux mortels malheureux,
Qui répand autour d'eux un baume salutaire,
Et verse dans leurs cœurs l'oubli de leur misère,
Le sommeil de mes maux ne suspend point le cours.
A mes vœux, à mes cris, les Dieux se montrent sourds;
Hélas ! j'ai sur ma tête attiré leur vengeance,
Quand le peuple égaré par ma propre imprudence,
Condamna des vainqueurs qu'il eût dû couronner.

ERIPHILE.

D'un injuste courroux pourquoi les soupçonner ?
Leur vengeance, Seigneur, n'atteint que le coupable.

Depuis que sous le joug Critias nous accable,
Avez-vous approuvé ses ordres inhumains?
Le sang de l'innocence a-t-il souillé vos mains?
Pour prix d'une conduite opposée à la sienne,
Critias vous honore aujourd'hui de sa haine.
L'homme de ses devoirs esclave vertueux,
Haï des scélérats, doit être aimé des Dieux;
Et la justice veut qu'ils confondent la rage
Des monstres dont la vie est pour eux un outrage.

THERAMÈNE.

La justice le veut, mais je crains bien hélas!
Qu'avant qu'elle ait sur eux appesanti son bras,
L'ame de nos tyrans, en crime si féconde,
De nouvelles horreurs n'épouvante le monde.
Mais, ma fille, écoutez: mes craintes & vos pleurs
Ne remédieront point à de si grands malheurs.
Sur le bien de l'Etat régler notre conduite,
C'est l'unique moyen d'en prévenir la suite.
Le moment est venu de répondre à mes soins,
Par un épanchement dont les Dieux soient témoins.
Je vous ai fait long-tems, Eriphile, un mystère
D'un projet qu'aujourd'hui je ne dois plus vous taire.
Un mortel investi du pouvoir souverain,
Jaloux de partager avec vous son destin,
Fort de l'appui de Sparte, allié de Lysandre,
Me presse avec ardeur de l'accepter pour gendre;
Avant de le nommer je désire savoir,
Si votre ame lui peut permettre quelqu'espoir.
J'attends de vous, ma fille, une entière franchise;
Ouvrez-moi votre cœur, & souffrez que j'y lise.

ERIPHILE.

Il va vous être ouvert, & vous approuverez
De nobles sentimens, par vous-même inspirés.

Vous m'avez dit souvent, Seigneur, que l'opulence,
Les honneurs, les emplois, une vaste puissance,
Rarement des mortels ont satisfait le cœur,
Et que la vertu seule assure leur bonheur.
Si l'amant qui prétend au cœur de votre fille,
Peut par son alliance honorer ma famille;
S'il doit à ses exploits, sur-tout à sa vertu,
Le pouvoir souverain dont il est revêtu;
Si l'intérêt public est le seul qui l'anime,
Il peut au moins, Seigneur, compter sur mon estime;
Mais si ce même amant, par des dons corrupteurs,
Avait séduit le peuple, empoisonné ses mœurs,
S'il avait de tout tems fait son unique étude
De réduire avec nous la Grèce en servitude,
Je répondrais, Seigneur, à l'offre de sa foi
D'une manière digne & de vous & de moi.

THERAMÈNE.

Oh! combien il m'est doux de voir que ma tendresse
Puisse offrir dans ma fille un modèle à la Grece!
Vous savez me prouver que la contagion
Ne corrompt point un cœur qu'éclaire la raison.
De votre mère en vous je retrouve l'image,
Du sort qui m'en priva je ressens moins l'outrage,
Puisque de ses vertus vous avez hérité;
Mais de vos sentimens plus mon cœur est flatté,
Plus je dois désirer que l'époux de ma fille
Soutienne par les siens l'honneur de ma famille.
Vous voyez, le chagrin dont je suis dévoré
Chaque jour du tombeau m'approche d'un degré;
Je ne me croirai pas quitte envers ma patrie,
En lui sacrifiant les restes de ma vie.
Je veux en la quittant lui laisser pour soutien
Un gendre dont le zèle en tout conforme au mien,
Lutte contre le sort dont elle est menacée.

Ce soin depuis long-tems occupe ma pensée.
Ma fille, dites moi, parmi tous ces guerriers
Que le bannissement chassa de leurs foyers,
N'en est-il point quelqu'un dont la vertu sublime,
Ait touché votre cœur & fixé votre estime,
Et qui pour son pays prêt à tout affronter,
M'offre en lui le héros que je dois adopter ?

ERIPHILE.

Il en est un, Seigneur, d'une vertu suprême,
Tel que mon père aux Dieux l'eût demandé lui-même,
Vous l'aimiez; mais le sort de mon bonheur jaloux,
Vous affaiblit vous-même en l'éloignant de nous,
Et je ne sais, Seigneur, si je puis sans scrupule.....

THERAMÈNE.

Ah! je le reconnais, c'est lui, c'est Trasibule;
De la noble Eriphile il mérite la foi.
Je sais qu'il eut, ma fille, à se plaindre de moi;
Mais peut-être qu'alors un exil salutaire,
Aux fureurs des tyrans pouvait seul le soustraire.
Lorsque je souscrivis à son éloignement,
Je craignais qu'égaré par un zèle imprudent,
Il n'éclatât trop tôt contre la tyrannie,
Et que de mes projets dérangeant l'harmonie,
Au lieu de seconder des soins & des travaux
Qui devaient de l'Etat assurer le repos,
Il ne vint m'opposer quelque nouvel obstacle,
Et de nos maux affreux prolonger le spectacle;
Mais depuis je l'ai vu, loin de nous exilé
Des maux de son pays uniquement troublé,
(Tandis que dans nos murs Critias en furie
Etalait de son cœur toute la barbarie)
Réunir près de lui tous ceux dont la vertu
Peut ranimer l'espoir de ce peuple abattu,

Et former dans l'exil le projet héroïque
De rétablir ici la liberté publique;
J'ai reconnu dès-lors tout mon égarement,
Et j'ai conçu pour lui ce tendre attachement
Qu'inspire un vrai héros insensible à l'offense,
Et l'amitié qui naît de la reconnaissance.
Ma fille, votre aveu me tirant d'embarras,
Me dit ce que je dois répondre à Critias.

ERIPHILE.

Quoi! ce monstre à mon cœur aurait osé prétendre!

THERAMÈNE.

Ma fille, gardez-vous qu'il ne puisse surprendre
Dans vos yeux indignés vos sentimens secrets.
Songez bien, qu'au milieu de mon propre palais
Sans cesse environné d'une cohorte impure
D'infâmes délateurs, l'effroi de la nature,
J'ai tout à redouter d'un geste, d'un coup-d'œil,
Qu'un seul mot indiscret peut m'ouvrir le cercueil,
Qu'un soupir vous perdrait, & que dans cette ville,
Qui de la liberté jadis était l'asyle,
C'est à Socrate seul que mon cœur peut s'ouvrir.
Heureusement les Dieux paraissent s'adoucir,
Pour Trasibule au moins leur bienveillance éclate,
Maître de Phile il doit se rendre chez Socrate,
Et cette nuit peut-être...

ERIPHILE.

Ah! Seigneur!

THERAMÈNE.

Un moment,
Craignez de vous trahir par trop d'emportement.
J'espère que bientôt au-dessus de la crainte,
Vous pourrez à l'espoir vous livrer sans contrainte,

Et pour nos vils tyrans signaler votre horreur,
Lorsque dans votre amant nous aurons un vengeur;
Mais sans doute qu'il est de retour dans Athène,
Puisque déjà Socrate entre chez Theramène.

SCÈNE III.

THERAMÈNE, SOCRATE, ERIPHILE, CEPHISE.

THERAMÈNE.

SAGE Socrate, eh bien! que doit-on espérer?

SOCRATE.

La liberté, Seigneur, dans ces murs va rentrer.
Si les pressentimens que Minerve m'envoye
N'ennivrent point mon cœur d'une trompeuse joie,
Demain, Seigneur, les fers tomberont de nos mains.
A l'aide d'une nuit propice à nos desseins,
Trasibule est entré. Son armée en silence,
Prête à nous seconder, vers nos remparts s'avance.
Au moindre mouvement par nous-mêmes excité,
Elle entre en proclamant par-tout la liberté,
Lysias la conduit.... Qu'a donc cette nouvelle
Qui vous doive alarmer? doutez-vous de son zèle?

THERAMÈNE.

Non; mais, mon cher Socrate, avez-vous oublié
L'innocent Polemarque au supplice envoyé?
Et me répondez-vous que Lysias son frère,
Dans son ressentiment que sa perte exaspère,
Ne me confondra pas avec ses assassins?
Oh! déplorable effet des troubles intestins!
Vainement la vertu lutte contre le crime,

Lorsque

Lorsque la tyrannie a frappé sa victime,
Un soupçon flétrissant atteint son défenseur,
Et sur lui des tyrans verse le déshonneur.
Jugé par des mortels dont la haine s'empare,
Que la douleur aigrit, que la vengeance égare,
Son cœur toujours en butte aux traits injurieux,
N'a pour se consoler que l'équité des Dieux.
Du moins dans mon malheur je ne crains point leur haine.

SOCRATE.

N'en redoutez aucune, ô mon cher Theramène!
Croyez moi, j'en réponds, le sage Lysias
Ne vous impute point les torts de Critias:
Il ne vient point ici nous affliger encore,
Il vient pour nous servir. Croyez-vous qu'il ignore
Avec quelle chaleur vous avez défendu
Ce frère infortuné que ses biens ont perdu?
Il connaît de sa mort l'auteur & les complices,
Et d'un juste retour il payra vos services;
Cependant gardons-nous de laisser entrevoir
Sur nos fronts enhardis quelque rayon d'espoir.
Melitus, Theognis & leur honteuse suite,
D'un œil plus inquiet observent ma conduite;
Ils circulent sans cesse, & leur malignité
Saisirait un soupçon avec avidité.
Le vénal Batrachus, le féroce Esculide
Viennent de disperser leur escorte perfide;
Tous les lieux sont déjà peuplés de délateurs
Qui promènent par-tout des yeux inquisiteurs;
Je ne sais même pas si votre propre asyle,
Seigneur, est assez sûr, pour que d'un sens tranquille
Nous puissions conférer sur le salut commun.
Qui sait si Melitus ou tout autre importun,
Ne dérangerait pas nos plans par sa présence?

Entrez chez moi, Seigneur, c'est là qu'en assurance
Vous, Trasibule & moi, nous pourrons arrêter
L'instant où nos projets devront tous éclatter.

(*A Eriphile & à Cephise*).

Vous, au pied des autels, par de pieuses larmes,
Allez ranger les Dieux du parti de nos armes.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

ERIPHILE, CEPHISE.

ERIPHILE.

CEPHISE tout concourt à confirmer l'espoir
Que mon œil ce matin ne faisait qu'entrevoir.
Oui, lorsqu'à ses genoux prosternée en silence,
De Minerve tantôt j'implorais l'assistance,
Il me semblait la voir sensible à tous mes vœux,
Les offrir elle-même au souverain des Dieux.
Jettant alors sur elle un coup-d'œil moins timide,
J'ai cru voir s'agitter la redoutable Egide,
Des feux étincelans animaient ses regards,
J'ai cru la voir enfin, telle que le Dieu Mars,
Appeler des vengeurs du haut de nos murailles,
Et donner aux guerriers le signal des batailles;
J'ai cru voir Jupiter renverser nos tyrans,
Comme les Cieux l'ont vu foudroyer les Titans,
Et mon amant bientôt conduit par la victoire,
Le front ceint de lauriers & rayonnant de gloire,
Au milieu des concerts, des chants mélodieux,
S'est avancé vers moi d'un pas majestueux.
On vient.... Dieux! c'est lui-même... Eh bien, vois, ma Cephise,
Si le Ciel me trompait, si je me suis méprise.

SCENE II.

ERIPHILE, TRASIBULE, CEPHISE.

TRASIBULE.

MADAME, permettez qu'en m'offrant à vos yeux
D'un bonheur imprévu, je rende grace aux Dieux,
Dont la bonté pour moi fléchissant votre père,
Vous ramène un amant qu'exila sa colère.
Madame, dès long-tems vous savez quelle ardeur,
L'attrait de vos vertus fit naître dans mon cœur.
Quand l'exil me chassa des lieux de ma naissance,
Peut-être qu'une froide & lâche indifférence
Eût détaché mon cœur de mes Concitoyens,
Si je n'avais appris dans tous vos entretiens,
Que du peuple envers nous, quelque soit le caprice,
La patrie a toujours droit à notre justice.
Dans un chagrin profond loin de vos yeux plongé,
Trasibule souvent s'est senti soulagé
Au souvenir des lieux où de lui séparée,
Et des maux de l'état vivement pénétrée,
Peut-être vous formiez des vœux pour son retour;
L'espoir de vous servir a nourri mon amour.
Souvent mon cœur m'a dit qu'un jour la triste Athène
Verrait dans votre amant l'ami de Theramène,
Que sa fille dans moi trouverait un appui,
Et que peut-être alors dissipant mon ennui,
Elle consentirait à recevoir l'hommage
D'un cœur de ces vertus seraient son propre ouvrage.
Theramène a déjà dans nos embrassemens
Paru justifier tous mes pressentimens;
S'il ne m'a point flatté, je puis sans vous déplaire,

D'une flâme si pure attendre le salaire,
Heureux si votre aveu confirmant son récit,
De tout doute importun délivre mon esprit,
Des féroces tyrans dont le joug vous accable,
Précipite bientôt la chute épouvantable;
Et couronnant l'ardeur dont je suis transporté,
Au bonheur de l'état joint ma félicité.

ERIPHILE.

Eriphile, Seigneur, sensible à votre hommage,
N'ira point d'un art faux colorer son langage;
Un cœur tel que le mien ne saurait s'allarmer
D'un amour que les Dieux ont pris soin de former,
Et votre vie entière aux vertus consacrée,
Au soupçon dans mon cœur ne laisse aucune entrée.
Un héros que Socrate adopta pour ami,
De mon tendre retour n'est pas sûr à demi.
Je vous avouerai donc, banissant la contrainte,
Qu'au moment où l'exil que prévoyait ma crainte,
Priva votre pays d'un utile secours,
Ce jour d'un deuil affreux obscurcit tous mes jours.
Que depuis ce moment la plaintive Eriphile
En proie à ses chagrins, seule dans cet asyle,
Le jour, la nuit, sans cesse a supplié les Dieux
De vous faciliter un retour glorieux.
Quoique toujours présente où vous l'avez laissée,
Elle vous a par-tout suivi de la pensée,
Travaux, regrets, chagrins, malheurs, craintes, danger,
L'ame de votre amante a tout su partager;
Vous n'avez point acquis une vertu nouvelle,
Qu'elle n'en ait loué la sagesse éternelle,
Sure que vous sauriez en augmenter l'éclat
En ne la consacrant qu'au bonheur de l'état.
Si le votre dépend de l'hymen d'Eriphile,

De brigands, d'assassins nettoyez cet asyle,
Renversez nos tyrans, punissez leurs forfaits,
Ma main sera, Seigneur, le prix de vos bienfaits.

TRASIBULE.

Eriphile, sans doute est en droit de l'attendre.
Non il ne suffit pas de l'amour le plus tendre
Pour demander le prix que je veux obtenir,
Par la mort des tyrans je dois le conquérir;
C'est de-là que dépend mon bonheur & le vôtre,
Un seul jour doit suffire, & je n'en veux point d'autre.
Cette nuit, dès ce soir, avant la fin du jour
Vous reverrez la paix, comptez sur son retour.
Oui, c'est sur son autel, que dès cette journée,
Je prétends allumer les flambeaux d'hymenée;
Theramène déjà s'est rendu dans ces lieux
Qu'habite hors des murs l'artisan vertueux,
Et je ne doute pas que sa seule présence
Au peuple consterné ne rende l'espérance;
De son côté Socrate à ses nombreux amis
Annonce les secours qu'il leur avait promis;
Ainsi rassurez-vous, banissez toute crainte.

ERIPHILE.

Seigneur, d'aucun effroi mon ame n'est atteinte,
Les tyrans réunis ne m'ont point fait trembler;
Est-il quelque péril qui puisse me troubler,
Quand je compte pour nous Trasibule & Socrate?
Non, non, dans l'avenir tout me rit, tout me flatte;
Mais mon père vers nous s'avance.

SCENE III.

THERAMÈNE, TRASIBULE, ERIPHILE, CEPHISE.

TRASIBULE.

EH bien, Seigneur,
Le peuple est-il sorti de sa longue stupeur?
Pouvons-nous espérer, qu'éclairé sur ses maîtres,
Il s'unisse avec nous pour détrôner des traîtres?

THERAMÈNE.

Oh! mon fils (de ce nom je vous ose nommer)
De courage & de force il est tems de s'armer,
Jamais la fermeté ne fut plus nécessaire,
Soyez de ce pays le sauveur & le père.
Malheur à lui, mon fils, s'il ne trouve un vengeur
Qui sache aux grands dangers égaler sa valeur.

TRASIBULE.

Seigneur, vous connaissez l'ame de Trasibule,
A l'aspect du péril croyez-vous qu'il recule?
Mais pour en triompher, il faut le mesurer,
Parlez & sur ma foi daignez vous rassurer.

THERAMÈNE.

J'ai visité, mon fils, les recoins du Pirée,
A nos tyrans communs la foule en est livrée;
Leurs spectacles honteux ont corrompu les mœurs,
Leurs dons empoisonnés ont séduit tous les cœurs;
Sous le prétexte faux d'adoucir sa misère,
Ils procurent au peuple une aisance éphémère,
En lui distribuant des trésors destinés

A redonner la vie aux arts abandonnés.
Le peuple porte aux grands une envie importune,
Et Critias lui peint une riche fortune,
Comme un vol que lui fit un puissant oppresseur,
Et qu'il peut justement reprendre au ravisseur;
L'indigent que séduit ce perfide langage,
Préfère à ses travaux un honteux brigandage.
Enfin, le croirez-vous? on lui fait abhorrer
Quiconque pour les lois ose encore soupirer.

TRASIBULE.

Quoi! ce peuple, Seigneur, ne connaît point encore,
Le tyran qui le trompe & qui le déshonore!
Il ne s'apperçoit pas que perfide envers lui,
Seul de tous ses excès il recueille le fruit,
Et qu'à le dépouiller sa cupidité prompte,
Du crime, à qui le sert, ne laisse que la honte!

THERAMÈNE.

Ce peuple avec justice autrefois tant vanté,
Par un mélange impur n'était point infecté.
Pour tenir sous le joug cette Cité fameuse,
Nos tyrans ont près d'eux une foule nombreuse
D'étrangers, à la honte, au crime façonnés,
Contre nos Citoyens en tous tems déchaînés;
Critias & les siens, sous l'espoir du pillage,
En ont depuis long-tems inondé ce rivage,
Assurés de trouver dans leur férocité,
Un garant qui répond de leur impunité;
De ces brigands flétris adoptant les maximes,
L'affranchi, l'artisan, partagent tous les crimes.
Ainsi des scélérats l'exemple criminel,
D'un peuple doux, humain, fait un peuple cruel.
Ces monumens des arts, chef-d'œuvres du génie,
Que nous payaient l'Europe, & l'Afrique, & l'Asie,

Proscrits par les tyrans, abattus, renversés,
Ont été sous nos yeux détruits & dispersés.
Enfin de tous les cœurs la tyrannie efface,
De nos devoirs communs jusqu'à la moindre trace;
La liberté, mon fils, consiste à tout tenter,
Et l'égalité sainte à ne rien respecter.

TRASIBULE.

Quoi! tous les cœurs ici sont changés par les crimes!

THERAMÈNE.

Mon fils, il est encore quelques hommes sublimes,
Qui de la liberté sectateurs vertueux,
Pour le bien de l'Etat forment toujours des vœux;
Mais ils se gardent bien que leurs vœux ne transpirent,
Solitaires chez eux en silence ils soupirent;
Leurs fronts sont tous courbés sous un sceptre d'airain,
En voulant le briser, ils se perdraient envain;
Ils n'ont point oublié cette chaste héroïne,
Qui du sombre Hyppias conspira la ruine;
Et quelque soit l'éclat qui s'attache à son nom,
Son supplice est pour eux une grande leçon.
Un espoir bien certain d'affranchir leur patrie,
Peut seul armer leurs bras contre la tyrannie.

TRASIBULE.

De quel poids accablant vous me débarrassez!
Leurs vœux, n'en doutez pas, seront tous exaucés;
Vous pouvez du succès leur répondre d'avance.

ERIPHILE.

Et vos amis, Seigneur, verraient-ils en silence.....?

THERAMÈNE.

Le malheur en a peu; ceux qui dans ce séjour,
Me doivent & leurs biens, & l'honneur & le jour,

De Critias pour moi redoutent tous la haine.
Chacun craint que ma chute avec moi ne l'entraîne;
Loin de me rechercher, il évite mes yeux,
Comme si mon abord était contagieux.

TRASIBULE.

Mais Théopompe au moins, & le sage Andocide....?

THERAMÈNE.

Ils errent inconnus. Le divin Euripide
S'est soustrait à la mort qui menaçait ses jours,
En portant ses talens dans l'asyle des cours.

TRASIBULE.

O crime des tyrans! Quoi! Seigneur, cette ville,
Où les arts, les talens, dans leur paisible asyle,
Enfantaient chaque jour un chef-d'œuvre nouveau,
Du génie elle-même éteindrait le flambeau.
Et cet homme immortel, dont elle était si fière,
Habite d'un tyran la cour hospitalière!

THERAMÈNE.

Sophocle dont les chants ont immortalisé
Ce pays, d'Apollon toujours favorisé,
Ce Poëte guerrier, ce vertueux Archonte,
Des chaînes, à l'exil, a préféré la honte;
Avec nos orateurs, à côté de Criton,
Il languit dans les fers près du sage Platon.

TRASIBULE.

Eh quoi! vous n'avez point déployé la puissance.....

THERAMÈNE.

Trasibule, arrêtez....; votre doute m'offense.
J'ai rempli mon devoir. Que n'ai-je point tenté,
Pour les garantir tous de la captivité?
Jusqu'à vouloir pour eux me livrer en otage.

Le génie aux tyrans porte toujours ombrage;
Le peuple qui les sert, parce qu'ils l'ont séduit,
Les anéantirait s'il était plus instruit.
C'est beaucoup d'avoir pu leur conserver la vie!
Batrachus, Esculide, enfans d'une furie,
Naguère ont supposé que du fond des cachots,
Avec leurs partisans ils tramaient des complots,
Qui de meurtres devaient couvrir la Grèce entière.
Et les noirs inventeurs d'une fable grossière
En ont su profiter pour enchaîner près d'eux,
Les Citoyens instruits, riches ou vertueux.
Vingt fois dans les accès d'une infernale rage,
Critias eût donné le signal du carnage,
Si je n'eusse trouvé dans son propre intérêt,
L'unique & sûr moyen de prévenir l'arrêt!

TRASIBULE.

Ah! Seigneur, pardonnez au tourment que j'endure
Un doute dont mon cœur expie assez l'injure.....
Ainsi donc des trésors transmis par nos ayeux,
Des vertus, des talens, à l'Etat précieux,
Semblent à Critias des biens illégitimes,
Et sont par nos tyrans punis comme des crimes!
Ah! sur tous leurs excès je veux être éclairé;
Achevez..... Ce vieillard de la Grèce honoré,
Ce Magistrat, l'honneur de notre Aréopage,
Qui faisait de ses biens un si touchant usage,
Modèle des vertus, & dont l'humanité
Savait en tout des Dieux imiter la bonté,
Philoclès.....

ERIPHILE.

Ah! grands Dieux!

CÉPHISE.

O souvenir horrible!

TRASIBULE.

Que vois-je ? autour de moi quel spectacle terrible !
Qu'ai-je fait ?.....

THERAMÈNE.

Oh ! mon fils, de quels traits déchirans
Vous frappez.....

TRASIBULE.

Il est mort....!

THERAMÈNE.

Oui, mon fils, les tyrans
Se sont baignés au sang de sa famille entière ;
Envain j'ai tout tenté, raisons, larmes, prière,
Le peuple a par leur ordre égorgé ses amis.
(*En montrant Cephise*).
La race est presqu'éteinte, en voilà les débris.
L'orateur Iphiclès, dont la sage éloquence,
Quoique depuis long-tems condamnée au silence,
Pourrait dans ce moment servir la liberté,
Sur l'échafaud, comme eux, s'est vu précipité.
Il me l'avait prédit.....

TRASIBULE.

O Dieux de ma patrie !
Deviez-vous la livrer à tant d'ignominie ?
Je ne m'informe point du brave Aristias ;
Il eut trop de vertus.....

THERAMÈNE.

Vous ne vous trompez pas ;
Un même jour l'a vu du sein de sa famille,
Suivre sur l'échafaud, & sa sœur, & sa fille,
Dont les talens naissans & chéris d'Apollon,
Auraient fait oublier l'amante de Phaon.

TRASIBULE.

Ainsi de nos tyrans l'implacable furie
Des meilleurs Citoyens dépeuple ma patrie!
Car un pressentiment me dit qu'Archélaüs.....

THERAMÈNE.

Hélas! il est trop vrai; Seigneur, il ne vit plus.
Ce sage scrutateur des lois de la nature,
Dont le nom prononcé chez la race future,
Portera dans les cœurs de douloureux regrets,
Allait de la nature expliquer les secrets,
Lorsque la tyrannie, abrégeant sa carrière,
Dans la tombe avec lui replongea la lumière.

TRASIBULE.

O douleur! ô regrets!..... Mais sans doute Anitus,
Le lâche Timocrate, & le vil Melitus
De Critias tous trois partagent la puissance?

THERAMENE.

Oui, Seigneur, des tyrans ils ont la confiance;
Profonds dans l'art nuire, ils servent aux méchans,
Qui trouvent dans tous trois de fidèles agens.

TRASIBULE.

C'en est assez..... Daignez pourtant encor m'apprendre,
De nos amis communs où répose la cendre,
Que j'y mêle mes pleurs. Ce soir de leurs bourreaux,
Tout le sang va couler autour de leurs tombeaux.

THERAMENE.

Seigneur, ils n'en ont point..... Les cendres des parjures,
Des plus vils assassins les dépouilles impures,
Souillent de ces héros les restes précieux.

Les tyrans ont proscrit ces monumens pieux,
Dans la crainte qu'un jour la voix de l'innocence,
Du fond de son tombeau n'appellât la vengeance.

TRASIBULE.

Je l'apporte, Seigneur, avec la liberté.
Reprenez, reprenez votre antique fierté,
Je crains peu des tyrans; quelque soit leur audace,
Je sens à mes transports que la mienne surpasse
Les plus brûlans accès de leur férocité.
Quand Lysias, Seigneur, dans sa marche arrêté
Ne pourrait m'amener aujourd'hui mon armée,
Et quand de son retour la nouvelle semée
Ne nous rallierait pas de nombreux partisans,
Socrate, vous & moi, nous vaincrons les tyrans.
Un sage peut lui seul changer tout un empire,
Et je rends grace aux Dieux que Socrate respire.
Préparez-vous, le ciel si long-tems outragé,
Si j'en crois ses avis, sera bientot vengé.

ERIPHILE.

Mon père, & vous Seigneur, croyez-vous qu'Eriphile
Sur nos périls communs puisse rester tranquille?
Irais-je vous laisser entourés d'assassins,
Braver seuls leurs poignards, exposer nos destins?
Non, je dois vous aider à fixer la victoire,
A vos nobles travaux associer ma gloire,
Il faut qu'un même sort nous unisse tous trois;
Un autre recueillant le fruit de vos exploits,
Sans doute avec orgueil associerait sa vie
A celle d'un héros vengeur de sa patrie,
D'une gloire étrangère un rayon emprunté
Brillerait sur son front siége de la fierté;
Mais moi qui dois bientôt devenir votre épouse,
D'un honneur mérité, Seigneur, je suis jalouse;

Les revers, le trépas, la gloire, le danger,
Avec mon père & vous je veux tout partager.
Aux devoirs de mon sexe, après notre entreprise,
Vous me verrez, Seigneur, modestement soumise.
Mais quand un joug de fer pèse sur mon pays,
Quand le sang innocent fait entendre ses cris,
Quand de nos vils tyrans il accuse la rage,
Je ne dois consulter, Seigneur, que mon courage.
Lacedemône, Athène, & tant d'autres Etats,
Ont vu plus d'une femme affronter les combats;
Sur ses propres exploits l'intrépide Artemise
Sut se fonder un nom que l'histoire éternise.
Mon père & vous, Seigneur, vous ne m'envierez pas
La gloire de marcher aujourd'hui sur ses pas.
Celle qui recevra la main de Trasibule
Doit de cette héroïne être la digne émule,
Et je rougirais trop si je pouvais penser
Que mon nom près du sien ne put point se placer.

THERAMENE.

A ce noble dessein bien loin de contredire,
Ma fille, je bénis le ciel qui vous l'inspire.
Mais écoutons Socrate.

SCENE IV.

THERAMÈNE, SOCRATE, TRASIBULE, ERIPHILE, CEPHISE.

TRASIBULE.

EH bien! qu'espérez-vous, Socrate?

SOCRATE.

Il faut, Seigneur, vous séparer de nous.

Aux yeux de Critias songeons à vous soustraire.
Melitus des tyrans le servile émissaire,
Ce matin chez leur chef a devancé le jour ;
Et s'ils n'ont point encore appris votre retour,
Du moins ils ont conçu de récentes allarmes,
Car à tous leurs soldats ils font prendre les armes ;
Mais ce qui doit sur-tout, Seigneur, vous rassurer,
C'est que dans nos remparts Lysias vient d'entrer.
Les siens sont réunis assez près du Pirée.
Vous, Pallas vous attend dans l'enceinte sacrée,
La prêtresse docile à ses ordres divins
Va mettre un fer vengeur dans vos augustes mains.
(*Trasibule entre dans le Temple.*)
Madame, vous pouvez ainsi que Theramène,
Compter avant la nuit sur le salut d'Athène.
(*Eriphile & Cephise se retirent.*)

SCENE V.

THERAMÈNE, SOCRATE, MELITUS.

MELITUS.

CRITIAS vous demande un secret entretien,
Seigneur....

THERAMENE.

Je l'attendrai....

SCENE VI.

THERAMÈNE, SOCRATE.

THERAMENE.

CIEL! quel est son dessein?

Socrate.

SOCRATE.

Seigneur, dans vos regards je lis l'inquiétude,
Doutez-vous du succès ? ou votre incertitude
Sur ce qui peut ici conduire Critias,
Produit-elle un effroi que je ne conçois pas ?

THERAMENE.

Comment de quelqu'effroi pourrais-je me défendre,
Moi, dont ce monstre aspire à devenir le gendre,
Moi, qu'il n'a jamais vu sans affliger mon cœur
Du récit des projets qu'enfante sa fureur ?
Eh ! ne voyez-vous pas d'ailleurs ce qui l'amène ?
Je vois moi qu'il sait tout ce qu'on fait pour Athène,
Que pour nous prévenir il est assez instruit,
Qu'enfin de nos travaux nous perdrons tout le fruit,
Si ceux dont le cœur hait encor la tyrannie,
Ne se réveillent pas aux cris de la patrie.
Ceux-la, mon cher Socrate, à ne vous rien cacher,
A tout projet douteux craignent de s'attacher,
Et croyez-vous enfin notre force capable ? ...

SOCRATE.

Je crois que des méchans le règne est peu durable ;
Sachez que mes amis prêts au premier signal,
Sauront à nos tyrans porter le coup fatal.

THERAMENE.

Mais oubliez-vous donc qu'une garde nombreuse
Rend de nos ennemis l'approche dangereuse,
Que les soldats du fort à Critias vendus,
Sont de nos mouvemens les témoins assidus,
Et que dans cette ville à l'opprobre livrée,
La garde des tyrans est encore entourée
De ce corps composé de trois mille assassins
Incessamment armés contre les citoyens ?

SOCRATE.

Et vous, oubliez-vous tout ce qu'ont fait nos pères ?
Ont-ils jamais, Seigneur, compté leurs adversaires ?
Songez à Marathon, au fier Léonidas,
Ce qu'il a fait, pourquoi ne le ferions-nous pas ?
Il faut à nos malheurs mesurer le courage,
Expirer dans la honte ou sortir d'esclavage.
Athène dans ce jour n'a pour vrais ennemis
Qu'un ramas de brigands dans la honte endurcis ;
Croyez-vous que le ciel fatigué de leurs crimes
Leur livre encor long-tems de nouvelles victimes ?
Combattons les tyrans comme ont fait nos ayeux,
Et nous aurons pour nous la justice & les Dieux.

Fin du deuxième Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CRITIAS, MELITUS, *Gardes.*

CRITIAS.

QUE ma garde placée autour de ce palais
A tous les étrangers en ferme les accès,
Que d'Athène à l'instant on défende l'entrée,
Veillez sur les remparts, parcourez le Pirée,
Découvrez les auteurs de tous les attentats;
Si quelqu'un hors des murs osait porter ses pas,
Saisissez aussi-tôt, enchaînez le perfide,
Et qu'on le livre aux mains du sévère Esculide.
Que ce temple sur-tout soigneusement gardé,
Par nul mortel suspect ne puisse être abordé.
Demeurez, Melitus....

SCENE II.

MELITUS, CRITIAS.

CRITIAS.

AINSI maître de Phile,
Le traître Trasibule ici trouve un asyle.
Vous croyez...

MELITUS.

On m'en fait à l'instant le rapport,
Déjà même le bruit s'en répand jusqu'au fort.
Déjà le peuple laisse échapper des murmures,
Et si vous ne prenez de prudentes mesures
Pour comprimer l'espoir dont il paraît épris,
Il ne s'en tiendra pas à d'inutiles cris.
Lysias...

CRITIAS.

Son retour n'est pas ce qui m'agite.
Je crains peu Lysias, je crains bien moins sa suite,
En promettant leurs biens à mes braves soldats,
A la garde étrangère attachée à mes pas,
Tous exécuteront mes ordres avec joie,
Et sauront mériter une si riche proie.
Trasibule lui seul m'inquiéte plus qu'eux,
Mais qui peut dérober ce proscrit à mes yeux ?
Quel est donc, Melitus, celui dont l'imprudence
Pourrait compter assez sur mon imprévoyance,
Pour oser se flatter de rester impuni,
En cachant un mortel que ma haine a banni ?

MELITUS.

Mes principaux soupçons s'attachent à Socrate,
Contre vous en tous lieux son insolence éclate,
Et si vous m'aviez cru, par tant d'impunité
Vous n'auriez pas, Seigneur, enhardi sa fierté.

CRITIAS.

Un vieux respect, ami, que chaque jour altère,
A dérobé Socrate aux traits de ma colère;
Socrate dans l'enfance étudiant les mœurs,
Saisit nos passions jusqu'au fonds de nos cœurs;
Certain de mes projets, sa juste défiance

Sous des traits odieux peint par-tout ma puissance ;
Mais de ses vains discours je crains fort peu l'effet,
Le peuple à ma voix tremble, obéit & se tait.
Tous ceux qu'à la révolte il aurait pu conduire,
Désarmés dès long-tems sont hors d'état de nuire.
Ami, Socrate est pauvre, il n'est pas dangereux :
Si Socrate pourtant recèle un factieux,
Je sais d'un ennemi comme on se débarrasse.
Mon maître devant moi ne trouvera point grace,
Un mortel que je crains, quelque soit sa vertu,
Sous un sceptre de fer est bientôt abattu ;
Mais sur quoi jugez-vous ?

MELITUS.

Cette nuit, quand son ombre
Aux crimes des mortels prêtait son voile sombre ;
Un inconnu, Seigneur, qui paraissait soigneux
De dérober ses traits & sa marche à nos yeux,
A pénétré sans bruit dans la maison prochaine,
Socrate est aussi-tôt entré chez Theramène,
Et le soleil à peine éclairait l'horison,
Que ce même inconnu sortant de la maison,
Soudain dans ce palais se glisse avec mystère ;
Ce qui sur mes soupçons jette un trait de lumière,
C'est, Seigneur, c'est sur-tout que cette même nuit
Socrate s'est trouvé dans ce temple introduit,
Et je ne doute pas, Seigneur, que la prêtresse
Croyant céder peut-être au vœu de la Déesse,
N'ait reçu Trasibule en ces augustes lieux
Et placé ce proscrit sous la garde des Dieux.

CRITIAS.

Ainsi donc, Melitus, selon toute apparence
Theramène avec eux serait d'intelligence ?
Et lorsque Critias en s'alliant à lui,

Contre ses envieux lui présente un appui,
Lui-même, suivant vous, conspire ma ruine!
Non plus j'y réfléchis & moins je m'imagine
Qu'ami de Trasibule....

MELITUS.

Etes-vous assuré
Qu'Eriphile pour lui n'ait jamais soupiré?
Que son père informé de l'état de son ame,
Au lieu de lui porter l'aveu de votre flamme,
N'ait pas mis tous ses soins, Seigneur, à fomenter
Un amour dont le vôtre a droit de s'irriter?

CRITIAS.

Quel soupçon! il suffit pour régler ma conduite,
Près du sage Anitus allez, rendez-vous vîte,
Disciple de Socrate il peut dans sa maison
S'introduire aisément sans donner de soupçon,
De Socrate à l'instant qu'il corrompe l'esclave,
Oui, c'est un moyen sûr de perdre qui me brave;
Et quant à Theramène à qui je viens parler,
S'il ne possède à fonds l'art de dissimuler,
Au piège que bientôt Critias va lui tendre....
Il paraît, laissez-nous.....

SCÈNE III.

CRITIAS, THERAMÈNE.

THERAMÈNE.

SEIGNEUR, que dois-je attendre
Du spectacle effrayant qui frappe mes regards?
Nos murs sont hérissés de piques & de dards,

D'Athène en ce moment les portes sont fermées,
Comme au jour du combat nos troupes sont armées.
Le Pirée est cerné, ce temple est assiégé,
Dans un lugubre effroi tout le peuple est plongé:
Autour de mon palais la garde répandue,
A tous les Citoyens en ferme l'avenue;
Ne m'apprendrez-vous point ce que veut annoncer
Ce terrible appareil? qui peut-il menacer?

CRITIAS.

Ce spectacle, Seigneur, l'appareil de ces armes
N'ont rien dont vous deviez concevoir des allarmes,
Et vous applaudirez à mes précautions
Dès que vous voudrez bien en péser les raisons.

THERAMÈNE.

Mais comment voulez-vous que mon cœur soit tranquille,
Quand on vient m'assiéger jusques dans mon asyle?
Comment & depuis quand, criminel à vos yeux,
Ais-je pu m'attirer ce traitement honteux?

CRITIAS.

Theramène, je crois malgré votre imprudence
Vous avoir assez bien prouvé ma déférence,
Pour ne pas mériter cet injuste soupçon.
Vous ne l'ignorez point, votre prévention
Contre des magistrats sensibles à l'injure,
Du conseil dès long-tems excite le murmure.
L'orgueil humilié pardonne rarement;
Seul je vous ai soustrait à son ressentiment;
Et lorsque votre ami, dans cet instant de crise,
Vient ici vous ouvrir son ame avec franchise,
Ce n'est pas le moment de soupçonner sa foi;
D'un sens calme & rassis de grace écoutez-moi,
L'intérêt de l'Etat....

THERAMENE.

Parlez, je vous écoute.

CRITIAS.

Theramène, je sais combien il vous en coûte
De voir des magistrats qui devraient être unis,
S'entrechoquer sans cesse, ainsi que deux partis.
J'avouerai que souvent j'applaudis à vos vues,
Et que si quelquefois je les ai combattues,
J'ai vu dans vos projets briller avec éclat,
Ces talens précieux qui font l'homme d'Etat.
Pour juger vos rivaux il fallait les connaître;
Sans être leur ami je devais le paraître,
Carresser leur orgueil avec dexterité;
Leur folle ambition m'eut bientôt révolté,
Quand je fus convaincu, par mon expérience,
Que nul de gouverner ne connaît la science,
Et que tous occupés de leurs seuls intérêts,
A partager l'Etat ils seraient toujours prêts.
Ainsi sur leurs débris nous élevant nous-même,
Nous pouvons concentrer la puissance suprême.
Ami, ce noble objet de mon ambition
Doit de votre grand cœur flatter la passion.
Sur un peuple grossier, si facile à séduire,
De la religion vous connaissez l'empire.
Par cet heureux ressort, Pisistrate autrefois
Sut s'élever au trône, & nous donner des lois.
Et dès long-tems aussi vous savez que les Prêtres,
A qui les a payés ont vendu nos ancêtres (*).

(*) Je crois devoir répéter ici ce que j'ai déjà dit dans ma Préface, Critias n'était pas moins Athée que Robespierre; j'ai dû mettre dans sa bouche le langage qui pouvait donner une juste idée de son caractère. Quiconque supposerait que j'ai voulu attaquer les ministres de l'évangile, calomnierait mes intentions. Nul fonctionnaire public ne les a plus cons-

Dans chaque siècle, ami, c'est l'or des nations
Qui fait parler les Dieux au gré des factions.
L'or seul rend un présage, ou propice, ou sinistre.
De chacun de nos Dieux j'ai gagné le ministre.
La Prêtresse du temple habité par Pallas
A seule refusé les dons de Critias.
Les autres doivent tous m'élever sur le trône,
Comme un ami des Dieux que Jupiter couronne,
Et qui de Périclès ramenant les beaux jours,
Du bonheur de l'Etat prolongera le cours.
Mais pour ne pas manquer l'occasion propice,
Il faut qu'un nœud sacré vous & moi nous unisse;
Le soin que vous prenez de conquérir les cœurs,
Prouve assez quel attrait ont pour vous les grandeurs;
S'il faut à Critias l'appui de Theramène,
Theramène sans moi ne peut soumettre Athène.
Agissons de concert, écartons les rivaux.
Seuls nous partagerons le fruit de nos travaux.
D'Hypparque & d'Hyppias l'union fraternelle
De deux rois sur un trône offre un parfait modèle,
Et la sage Eriphile, objet de tous mes vœux,
D'un nœud plus doux encor resserrera nos nœuds.

THERAMÈNE.

Seigneur, je l'avouerai, l'entreprise est hardie,
Le but en est brillant, la trame bien ourdie.
Mais pour l'exécuter, Seigneur, l'occasion
Est-elle favorable à votre ambition?
Des troubles intestins les traces meurtrières
Nourrissent dans les cœurs des haines séculaires.
Si l'effroi la comprime, il arrive un moment
Où la haine, Seigneur, éclate brusquement;

---

tamment protégés que moi. Nul n'a pris plus de part à leurs malheurs; nul Citoyen n'est plus convaincu que la religion est le seul ciment qui puisse lier solidement toutes les parties de l'édifice social.

Le jour où vous croirez saisir l'indépendance,
Est peut-être celui qu'elle épie en silence.

CRITIAS.

Le peuple, Theramène, oubliant le passé,
S'occupe du présent. S'il se trouve froissé,
Au moindre changement qui l'étonne & le frappe,
De ses maux à ses yeux soudain l'image échappe;
L'espoir consolateur d'un plus doux avenir,
Dans la soumission sert à l'entretenir.
Et le peuple d'ailleurs connaît-il par lui-même,
Ce qu'est la liberté, ce bien rare & suprême?
Voit-il rien par ses yeux? A-t-il sa volonté?
Sait-il ce qui convient à sa félicité?
Jouet d'un orateur qui le trompe ou l'éclaire,
Dupe d'un art frivole & souvent mercénaire,
Le peuple aveuglément tourne à l'impulsion
Qu'imprime l'intérêt ou bien l'ambition;
Et j'ai su dès long-tems condamner au silence,
Ceux qui pourraient l'armer de quelque défiance.

THERAMENE.

Mais de la liberté peut-on donc sans retour,
Eteindre dans les cœurs l'inextinguible amour?
Avez-vous étouffé ces factions hardies,
Qui paraissent se taire, & ne sont qu'assoupies?
Mais qui se reveillant au bruit de nouveaux fers,
Peuvent dans votre sang venger tous leurs revers.

CRITIAS.

Ami, l'autorité, quand l'Etat la divise,
Nourrit les factions, elle les favorise;
Quand de divers partis un peuple est composé,
Il faut qu'en peu de mains le pouvoir déposé,
Sourd à tous les partis, les mêle & les confonde.
Le Destin, Jupiter, seuls gouvernent le monde;

Tout le reste obéit. Chez les peuples sujets,
Les trésors de l'Etat ne tarissent jamais.
De tous les revenus le chef dépositaire,
Du peuple qu'il gouverne adoucit la misère;
Mais il se garde bien de le rendre insolent,
En permettant jamais qu'il devienne opulent.
L'esprit de faction croît avec l'opulence,
Le factieux se tait s'il est dans l'indigence.
L'or dans les mains d'un maître est le nerf de l'Etat,
Et d'un sujet chéri fait un sujet ingrat.
Ne dédaignez donc plus l'offre de mes largesses,
Et de tous les bannis acceptez les richesses.
Tous vos rivaux pour prix de leur affection,
En ont souvent de moi sollicité le don.
Mais la justice veut que ce prix appartienne,
Au seul dont la grandeur égalera la mienne.
Trasibule & les siens, condamnés par nos lois,
Ne peuvent se flatter de rentrer dans leurs droits.
Car vous n'ignorez pas sans doute que ce traître,
De Phile par la force hier s'est rendu maître,
Et que dans nos remparts en secret introduit,
Il doit par Lysias être joint cette nuit.
Il n'en faut pas douter, une pareille audace
Tous deux du même sort aujourd'hui nous menace.
Ainsi tous ses trésors, tous les biens des bannis,
Sont ceux de factieux par le crime flétris.
Sans que d'aucun remords la voix vous importune,
Et juste possesseur d'une immense fortune,
Vous pourrez, entouré de ce nouvel éclat,
Seul avec Critias gouverner tout l'Etat.

THERAMENE.

Voilà donc les projets de votre politique!
Seigneur, à les peser plus mon esprit s'applique,
Moins je les concilie avec mes sentimens.

D'Athènes, Critias, les malheurs sont bien grands,
J'en conviens. Mais faut-il pour guérir la patrie
Sous un sceptre d'airain la tenir asservie?
Je ne le sais que trop, peu d'hommes généreux
Aiment la liberté, ce bien si précieux;
La foule la dédaigne, & lui préfère un maître.
Mais on veut être heureux; tout homme aspire à l'être.
L'esclave dans son maître aime son bienfaiteur,
Et tout homme opprimé déteste l'oppresseur.
Quel est donc cet espoir dont votre orgueil se pique?
Croyez-vous dans vos biens compter la République?
Vous êtes son sujet; de tous les Citoyens
Vous devez protéger & la vie & les biens.
Apprenez, apprenez, pour gouverner en sage,
Qu'il faut à la prudence, aux talens, au courage,
Unir l'humanité, la mère des vertus.
Croyez-moi, Critias, ne vous abusez plus,
Dans le cœur des mortels siège un juge terrible,
Son oracle est le seul qui soit incorruptible,
On ne l'achete point. Je vous plains, Critias,
Si lorsqu'il a parlé vous n'en profitez pas.
Cet oracle vous dit qu'une grande puissance,
Qui sur un peuple entier pèse avec violence,
N'est qu'un grand brigandage, & qu'il ne suffit pas,
De marcher entouré de gardes, de soldats,
Pour rendre sa personne auguste & respectable,
Et que l'autorité légitime & durable
Est celle qui de tous sait respecter les droits,
Subordonne sa force à la force des lois.
Tout pouvoir absolu penche vers sa ruine.
Un peuple flatte-t-il la main qui l'assassine?
Ah! faites-vous chérir, faites-vous révérer;

Sur-tout par la raison laissez-vous éclairer.
Envain séduit, trompé par l'orgueil qui vous flatte,
Vous citez Périclès, Hypparque, Pisistrate;
Ces exemples fameuxne m'en imposent pas,
On pourrait s'égarer en marchant sur leurs pas;
Ils eurent des vertus qu'on doit faire revivre,
Mais dans tous leurs écarts gardez-vous de les suivre.
Hypparque juste, humain, est mort assassiné,
Hyppias par son frère eût été condamné.
Le crime a de ses jours terni toute la gloire.
Ces bustes, Critias, transmettront à l'histoire
Les noms d'Harmodius & d'Aristogiton.
Pour vos dons gardez-les, il flétriraient mon nom.
Je veux sur la justice étayer ma puissance,
Et ne m'enrichis point des biens de l'innocence.
Je sais vos sentimens, je vous ai dit les miens;
Eriphile paraît, vous connaîtrez les siens.

SCENE IV.

CRITIAS, THERAMENE, ERIHILE.

THERAMENE.

ERIPHILE, touché des maux de sa patrie,
Critias songe enfin à lui rendre la vie.
Pour vous associer à ce noble dessein,
Il aspire en ce jour au don de votre main.
Et prêt à contracter cette auguste alliance,
Il veut entre nous deux concentrer la puissance.
Pour prix de votre cœur & de notre union,
jaloux de relever l'état de ma maison,
Dont la simplicité sans doute l'importune,
Des biens de Trasibule il grossit ma fortune,

Et de ceux des bannis il y joint le présent.
Ma fille, expliquez-vous, parlez-moi franchement;
Comment de Critias recevez-vous l'avance?

ERIPHILE.

Eriphile, Seigneur, dira ce qu'elle en pense
Avec cette franchise & cette fermeté,
Que conservent les cœurs nés pour la liberté.
Si Critias, jaloux d'imiter Theramène,
Eut mis toute sa gloire à consoler Athène,
S'il avait appaisé nos troubles intestins,
Réuni tous les cœurs de tous les citoyens,
Et des loix de Solon rétablissant l'usage,
Affranchi mon pays d'un honteux esclavage,
Réduite à ne pouvoir par un tendre retour
D'un mortel vertueux justifier l'amour,
Mon estime du moins & ma reconnaissance,
D'un amour malheureux seraient la récompense;
Mais que couvert de sang, investi de forfaits
Que la postérité ne comprendra jamais,
Critias sur son front ceigne encor la couronne,
Qu'il veuille à ses côtés vous placer sur le trône,
Que de ses attentats mon hymen soit le prix,
Et qu'il m'apporte en dot les biens de ses proscrits;
Je l'avouerai, Seigneur, j'ignore le langage
Propre à peindre l'horreur qu'inspire un tel outrage.

CRITIAS.

Je vois qu'on m'a dit vrai. Ces transports violens
N'ont rien qui ne réponde à mes pressentimens.
Voilà comme abusant d'un appui salutaire
Que vous prêtait, ingrat, ma bonté tutélaire,
Vous avez sans pudeur lâchement profité
Du calme où vous laissait ma générosité,
Pour armer contre moi toute votre famille

Et me fermer enfin le cœur de votre fille.
Vous que, sans Critias, des rivaux sans pitié
A leurs soupçons cent fois auraient sacrifié,
Vous dont je puis d'un mot foudroyer l'existence,
Quand je vous associe à la toute puissance,
Du plus sanglant affront vous payez mes bienfaits,
Et sur votre amitié quand je me reposais
De disposer son cœur à répondre à ma flamme,
D'un feu contraire au mien vous embrâsiez son ame,
Et c'est au vil objet de mon inimitié,
Traîtres, que vous m'avez tous deux sacrifié.
Trasibule.....

ERIPHILE.

Il est vrai que pour lui mon estime
Alluma dans mon cœur un amour légitime;
Je l'aime d'autant plus qu'il est persécuté,
Pour me plaire il fallait avoir sa probité:
Chasser les délateurs, punir la calomnie,
Recevoir dans tes bras la vertu poursuivie,
Sur tous les malheureux étendre tes bienfaits,
Et non marquer tes jours par de nouveaux forfaits;
Repasse, s'il se peut, la liste de tes crimes,
Compte, si tu le peux, les noms de tes victimes,
Et vois si sous ton joug c'est à moi de ployer.
Je connais ta fureur, tu peux la déployer,
Ce que tu fis m'apprend tout ce que tu peux faire;
Mais mon cœur, Critias, n'est pas un cœur vulgaire,
Je ne redoute point tes sanglans échafauds,
Je serais libre encor au milieu des bourreaux.
Là d'un nouvel éclat le juste s'environne,
Et le front du tyran pâlit sous la couronne.
Tremble, traître, les Dieux que ton cœur méconnaît,
Vont bientôt contre toi prononcer leur arrêt.

CRITIAS.

Je vous entends..... Hola.....

SCENE V.

THERAMENE, CRITIAS, ÉRIPHILE, *Gardes.*

THERAMÈNE.

CRITIAS!

CRITIAS.

Qu'on l'observe.

(*A une partie de ses gardes*).

Vous, qu'on me suive...

ERIPHILE.

Impie, aux regards de Minerve

Vous osez vous offrir...

CRITIAS.

Qu'on retienne ses pas.

(*Critias entre dans le Temple de Minerve, suivi de Melitus & d'une partie de ses gardes*).

SCENE VI.

THERAMENE, ERIPHILE, *Gardes.*

ERIPHILE.

OU va-t-il? Ah! grands Dieux, s'il découvrait!

THERAMENE.

THERAMÈNE.

Hélas !
Ma fille, qu'as-tu fait ? tu nous perds l'un & l'autre...

ERIPHILE.

Ah ! mon père, mon trouble est au-dessus du vôtre ;
Pour vous peindre l'effroi qui m'assiège en ces lieux,
J'ose à peine emprunter le langage des yeux.
De grace pardonnez ma fatale imprudence ;
Mon père, j'entrevois un rayon d'espérance ;
Mais c'en est fait de lui si vous l'abandonnez,
Vos pas comme les miens ne sont point enchaînés.
Vous pourriez... Ah ! ce cœur que la tendresse éclaire
Voit bien ce que mes pleurs attendent de mon père...

THERAMÈNE.

Hélas ! où m'emportait un aveugle courroux ?

ERIPHILE.

Mon père !....

THERAMÈNE.

Embrassez-moi, ma fille, calmez-vous...
(*Il entre dans le Temple.*)

SCENE VII.

ERIPHILE, *Gardes.*

ERIPHILE.

TOI dont la majesté dans ce Temple réside,
Toi qui tiens dans tes mains la redoutable Egide,
Fille de Jupiter & rivale de Mars,
Qui d'Athène naissante as fondé les remparts,

Minerve, tout ton peuple avec moi t'en supplie,
Daigne, daigne veiller sur ta ville chérie,
Ne livres point aux mains d'un tyran furieux
Ce qu'Athène a formé de plus semblable aux Dieux.
Je t'offre tout mon sang, conserve Theramène,
Conserve le héros... Juste ciel quelle gêne!
Je crains de prononcer un nom que je chéris...
Quel bruit soudain me frappe?... Ecoutons... Je frémis...
Je l'entends.. Je le vois.. Quoi! monstre, tu l'entraînes!
Arrête... Dieux, mon sang se glace dans mes veines.
Quelle sombre vapeur!.. Je cherche envain le jour...
O mort, ta voix m'appelle au ténébreux séjour,
Je te suis... Mais que vois-je?.. Une foule sanglante
Répand autour de moi l'horreur & l'épouvante.
Ombres que je chéris, laissez-vous attendrir,
Vous voyez mes douleurs, voulez-vous les aigrir?
Vous savez si mon cœur connut jamais le crime.
O sage Philoclès, vénérable victime,
Enfin je te retrouve au séjour du trépas,
Je te vois, viens, accours, cache-moi dans tes bras...
Ton bourreau me poursuit jusques dans ton asyle,
Dérobe à ses fureurs l'innocente Eriphile.
O Céphise! Céphise! accours à mes transports,
Viens rejoindre ton père avec moi chez les morts!

SCENE VIII.

ERIPHILE, CEPHISE, *Gardes.*

CÉPHISE.

ERIPHILE!...

ERIPHILE.

Céphise! ah! tu m'es donc rendue!
Viens me rassasier d'une si chère vue;
Serre moi dans tes bras, presse-moi sur ton cœur,
Et du mien, s'il se peut, dissipe la terreur.
Céphise, qu'as-tu vu? qu'est devenu mon père?
Ta malheureuse amie a besoin qu'on l'éclaire.
Parle-moi sans détour, ne me déguise rien.

CEPHISE.

Ciel! par où commencer ce fatal entretien?....

ERIPHILE.

Céphise, que dis-tu?... Dieux! vous m'avez trahie!
Je perds tout, mon amant, mon père, ma patrie;
C'est envain que j'ai cru fléchir votre courroux,
Les soupirs d'un cœur pur ne vont point jusqu'à vous.
Non, plus d'illusion... Terre! ouvre-moi la tombe,
O ma Céphise! adieu; c'en est fait, je succombe...

CEPHISE.

Non, Eriphile, non; les Dieux sont innocens,
Ils n'ont point assouvi la rage des tyrans.
Eriphile, sur vous reprenez quelqu'empire;
Votre amant voit le jour, votre père respire;
Il est vrai que j'ai vu le sombre Critias,
Entrer environné de farouches soldats.
Il a franchi l'enceinte, & dans le sanctuaire,
L'impie avait déja mis un pied téméraire.
La prêtresse a paru. Devant elle à l'instant,
J'ai vu le trouble empreint sur son front pâlissant.
La Déesse a pris soin de faire disparaître
Celui que Critias reclamait comme un traître.
Mais il le fait poursuivre, & jure d'immoler
Quiconque à sa fureur oserait le céler,

Et devant le Sénat ce monstre a fait conduire
Theramène lui-même.....

ERIPHILE.

A la fin je respire !
Oui, Céphise, les Dieux se déclarent pour moi.
Ton recit de mon cœur a banni tout l'effroi.
Critias au Sénat n'est pas bien redoutable;
Ses crimes l'y suivront. Leur liste épouvantable
Fera d'un saint effroi frémir les Sénateurs.
Dans ses vertus mon père a de sûrs défenseurs.
Le retour d'un grand homme armé pour sa patrie,
Va de nos Citoyens ranimer l'énergie,
Et reportant l'effroi dans l'ame des tyrans,
Fonder la liberté sur leurs trônes sanglans.

SCÈNE IX.

ERIPHILE, CÉPHISE, MÉLITUS, *Gardes.*

MELITUS.

A MES ordres secrets, Madame, il faut vous rendre.

CÉPHISE.

Ministre des tyrans, vous osez entreprendre....?

ERIPHILE.

Adieu, Céphise, adieu; de tes tendres frayeurs
Mon cœur sent tout le prix..... Ne verse point de pleurs,
Tes plaintes troubleraient le calme de mon ame.
Je sens au noble orgueil dont Minerve m'enflamme,

Que le crime à ses yeux ne saurait échapper,
Et que son bras enfin s'apprête à le frapper.
Oui, Céphise, crois-moi, j'ose te le prédire,
Dans Athène aujourd'hui la tyrannie expire.

MELITUS.

Madame, pardonnez.....

ERIPHILE.

Arrêtez, Mélitus;
Eriphile vous suit..... n'attendez rien de plus.
L'ami de Critias aurait tort de prétendre
Qu'Eriphile jamais s'abaissât à l'entendre.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

CRITIAS, MELITUS.

MELITUS.

ERIPHILE, Seigneur, est en votre puissance,
Et chez vous renfermée elle pleure en silence.
Son père va paraître entouré de soldats;
Cette jeunesse ardente à marcher sur vos pas,
Va bientôt du Sénat environner l'enceinte.
Trasibule lui seul peut donner quelque crainte;
Lysias l'a rejoint. Mais ils sont contenus
Par les soldats du fort à ma voix accourus;
Lysandre est à leur tête; & j'ai pris des mesures
Pour perdre sans retour l'auteur de vos injures.
J'ai rassemblé chez moi Pison & Théognis,
Et tous ceux qui vous sont par l'intérêt unis.
Je leur ai présenté le traître Theramène,
Tout prêt à relever le trône dans Athène,
Et de leur propre sang cimentant sa grandeur.
Ce discours dans leur ame a porté la frayeur.
Chacun d'eux animé d'une fureur extrême,
En croyant se venger va vous servir vous-même;
Ils se sont séparés & chaque Sénateur
Va bientôt partager leur crainte & leur erreur.

CRITIAS.

D'un tel service, ami, je conçois l'importance.

Mais d'autres soins encore occupent ma prudence;
Trasibule en rentrant avec tous les bannis,
Compte (non sans raison) nous trouver désunis.
Il a su de Pallas séduire la Prêtresse,
Peut-être à son retour le Sénat s'intéresse.
Les Citoyens nombreux que j'ai fait désarmer,
Sont autant d'ennemis qui doivent m'allarmer,
Et qui de Trasibule embrassant la querelle,
Peuvent sur ma ruine élever ce rebelle;
Mais quels que soient, ami, leur nombre & leurs projets,
Il est un moyen prompt d'assurer nos succès;
J'ai plongé dans les fers & désigné d'avance
Tous ceux que doit bientôt immoler ma vengeance,
Et leur sang cette nuit..... C'est assez m'expliquer,
Tu m'entends..... Mais je dois avant tout m'appliquer
A redoubler d'effort pour qu'enfin Theramène
N'offre plus à mes yeux un rival qui me gêne.
Toi, prends garde sur-tout que Socrate aujourd'hui
Ne vienne en plein Sénat lui prêter son appui,
C'est sur-tout au Sénat que je crains sa présence.

MELITUS.

Seigneur, il n'est plus tems, le voici qui s'avance...

CRITIAS.

Dieux! quel coup!.....

SCENE II.

CRITIAS, SOCRATE, MELITUS.

SOCRATE.

MON abord a paru vous troubler;
Critias, mon aspect vous ferait-il trembler?

CRITIAS.

Je ne vous cache point que je vois avec peine,
S'offrir à mes regards l'ami de Theramène,
D'un chef de factieux, dont les constans efforts
Du souverain pouvoir ont brisé les ressorts.
Et qui sur des projets dont son orgueil murmure,
Chaque jour du Sénat appelle la censure,
Qui reçoit dans nos murs le chef de vils bannis,
De leurs crimes nombreux trop faiblement punis,
Et qui s'enhardissant par notre imprévoyance,
Viennent troubler les lieux qu'à souillé leur naissance.

SOCRATE.

Ainsi donc, Critias, en un conspirateur
Le soupçon à vos yeux transforme un Sénateur.

CRITIAS.

Et ne vous voit-on pas avec persévérance,
Par-tout de Theramène embrasser la défense?
Vous qui bien moins que moi devriez oublier
Les héros qu'ici même il fit sacrifier.
Si vous aimez l'Etat, avez-vous sans scrupule,
Pu recevoir chez vous le traître Trasibule,
Et l'annoncer sur-tout à des séditieux,
Comme un libérateur envoyé par les Dieux?

SOCRATE.

J'ai défendu les chefs qu'accusa Theramène;
Plût aux Dieux protecteurs de la gloire d'Athène,
Qu'aux dépens de mes jours j'eusse pu prévenir,
La honte d'un arrêt dont nous devons rougir!
Je suis loin de blâmer cet excès de prudence,
Qui vous faisait alors une loi du silence.
Mais du moins je l'ai vu troublé par le remord,
Regretter ces guerriers, & pleurer sur leur sort.

Le remord, Critias, est un cruel supplice,
Qui des Dieux irrités appaise la justice.
Et je l'ai vu depuis par son humanité
Tempérer la rigueur de son autorité,
Et toujours occupé du soin de sa patrie,
Des oppresseurs du peuple arrêter la furie;
Dans Theramène alors j'ai vu l'ami des Dieux,
Car, ainsi que le jour, la vertu nous vient d'eux.
Socrate, à vous entendre, accueille un vil perfide;
L'exil a-t-il flétri la vertu d'Aristide?
Ma maison de tous tems fut ouverte au malheur,
Et le juste jamais n'est banni de mon cœur.
Trasibule chez moi dut trouver un asyle;
Il ne vient point semer le trouble dans la ville,
Il apporte la paix dans ces lugubres lieux,
Teints du sang le plus pur & le plus précieux.
Il n'entre point chez nous suivi par la vengeance,
Sa force est la vertu, sa suite la clémence,
Et les Dieux l'ont reçu parce qu'ils voient en lui
Des droits des Citoyens le vengeur & l'appui.

CRITIAS.

C'est m'annoncer assez que, sans craindre ma haine,
Vous venez contre moi défendre Theramène.

SOCRATE.

C'est ce devoir sacré qui m'amène au Sénat;
Je le dois à moi-même, à nos Dieux, à l'Etat.

CRITIAS.

Moi, je vous le défends..... Ce mot doit vous suffire.

SOCRATE.

La terreur, Critias, n'exerce point d'empire,
Sur l'âme d'un mortel ami constant des Dieux;
Le trépas n'est pour lui que le moment heureux,

Où libre pour toujours de sa chaîne mortelle,
L'homme va contempler la sagesse éternelle.
Quel prix l'attend aux pieds de la divinité,
Quand chargé de bienfaits envers l'humanité,
Il aborde son trône, & dans toute sa vie,
Ne compte que des jours voués à sa patrie!
Voilà mes sentimens; Critias, s'il lui plaît,
Pourra les dénoncer au Sénat qui paraît.

SCENE III.

CRITIAS, SOCRATE, THERAMENE, MELITUS, *Sénateurs*, *Gardes*.

(*Des Citoyens armés de poignards entourrent l'enceinte du Sénat.*)

CRITIAS.

VOUS qui depuis Thesée, ainsi que vos ancêtres,
N'avez eu que vos lois & que les Dieux pour maîtres,
La liberté, ce bien si grand, si précieux,
Ce dépôt qu'en vos mains ont transmis vos ayeux,
D'un éternel opprobre allait être flétrie,
Si je n'eusse veillé sur vous, sur la patrie,
Et du conspirateur découvrant les desseins,
D'Athène menacée armé tous les soutiens.
Ne cherchez point ailleurs; le coupable m'écoute,
Il est devant vos yeux; chacun de vous sans doute,
Jugeant lui seul l'auteur de cette trahison,
S'il eût pu m'échapper eût prononcé son nom.
Ce traître usurpateur de votre confiance,
Qui de Sparte pour vous rechercha l'alliance,
Et se fortifiant de deux autres partis,

Du parti populaire écrasa les débris,
Ne désirait dès lors qu'un moment plus propice,
Pour pouvoir de l'Etat renverser l'édifice.
Soigneux de déguiser ce criminel espoir
Aux yeux de Magistrats fermes dans leur devoir,
Il a feint avec art de dédaigner l'empire,
Pour mieux cacher le but où son audace aspire;
Mais le Conseil à peine a prévu ses projets,
Qu'on l'a vu s'élever contre tous ses décrets,
D'un peuple factieux chatouillant l'insolence,
Le porter par degrés à l'extrême licence,
Semer par-tout la haine & les ressentimens,
Protéger de nos maux les riches artisans;
Enfin, cette nuit même, appeler dans Athènes,
Un proscrit qui, sans moi, vous eût donné des chaînes,
Qui suivi des bannis, a sur-tout ramené
Lysias, dont le frère à la mort condamné
Aurait dans votre sang trempé ses mains perfides,
Si vous n'aviez puni ses projets parricides.
Ainsi des assassins rentrés dans nos remparts,
Ce lâche sur vos cœurs dirigeait les poignards;
Que n'a-til sur moi seul fait reposer sa haine!
Mais dans mon ennemi je vois celui d'Athène,
C'est le vôtre, & celui de ce héros fameux,
Lysandre, que les Grecs ont mis au rang des Dieux.
Sénateurs, vous savez comment sa bouche impure
Sur vos libérateurs distillant l'imposture,
Naguères vous força d'envoyer au trépas,
Nos généraux vainqueurs de Callicratidas.
Songez bien qu'aujourd'hui la chute de sa tête
Peut seule de la vôtre écarter la tempête.
Dans le sang de ce traître étouffant ses complots,

De l'Etat qu'il divise assurez le repos.
Vengez vos Magistrats, Sparte, Lysandre, Athène,
Et de vos alliés sur-tout craignez la haine.

THERAMÈNE.

Puisque l'autorité dont je suis investi,
D'un coupable attentat ne m'a pas garanti,
Et que peu satisfait d'user de violence
Envers un Magistrat son égal en puissance,
Critias ose encor me citer devant vous,
Et des lois contre moi provoquer le courroux..
Sénat, je vais ouvrir le livre d'une vie,
Qui vous fut dévouée, & que poursuit l'envie.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que mon accusateur
Impute tous ses torts à qui lit dans son cœur;
Et quand il vient ici, par un lâche artifice,
M'imputer de nos chefs le sanglant sacrifice,
Il ne s'apperçoit pas que ces traits offensans
Tombent sur vous, sur lui. S'il les crut innocens,
Il devait déployer pour sauver l'innocence
L'art qu'il étale ici pour servir sa vengeance.
Sénateurs, il est vrai, j'ai conseillé la paix,
Et le traité de Sparte est un des mes bienfaits.
Eclairé par nos maux, j'ai cru que la prudence
Exigeait désormais qu'on remît la puissance
A ceux dont l'intérêt, au votre associé,
Au bonheur de l'Etat fut constamment lié,
Et non à des brigands affamés de rapines,
Qui d'un Etat troublé dévorent les ruines;
Mais vous ai-je donné le scandaleux avis,
D'obéir à Lysandre en esclaves soumis?
Ai-je appelé pour moi la garde tyrannique,
Qui comprime en ces lieux la liberté publique?
Jamais on ne me vit entouré de soldats;
Jamais on ne me vit, ainsi que Critias,

Proscrire la vertu, les talens, la richesse,
Des biens de mes proscrits enrichir la bassesse,
M'associer sans honte à de vils délateurs,
Epier vos soupirs, calomnier vos pleurs,
Et charger des bourreaux d'étouffer le murmure,
Qu'à l'orphelin pieux arrachait la nature :
Non, non; de vos tyrans, sans craindre leur fierté,
J'ai blâmé l'injustice & la férocité,
Et loin d'avoir grossi la liste de leurs crimes,
J'ai souvent à leur rage arraché des victimes.
Voilà les attentats que Critias poursuit;
Il lui tarde déjà que vous m'ayez proscrit,
Sa vaste ambition ne trouvant plus d'obstacle
Vous donnerait bientôt un tout autre spectacle.
Et lorsque Trasibule & vos nombreux amis
Sur nos malheurs communs justement attendris,
Rentrent dans ces remparts pour briser votre chaîne,
Quand Minerve pour vous les reçoit dans Athène,
Critias de son plan cachant la profondeur,
Me peint dans le Sénat comme un conspirateur,
Et depuis quand faut-il pour servir sa patrie,
Surpasser en fureur les monstres d'Hyrcanie?
J'ai voulu rétablir l'empire de nos loix,
Trasibule avec vous vient défendre vos droits,
C'est l'ami de Solon, c'est le mien, c'est le vôtre,
Vous connaissez son vœu, je n'en eus jamais d'autre,
Choisissez d'un héros qui vient pour vous servir,
Ou d'un tyran fougueux qui veut vous asservir.

(*Tous les Sénateurs passent du côté de Theramène.*)

CRITIAS.

De notre liberté défenseurs intrépides,
Paraissez, Citoyens, entourez ces perfides.

SOCRATE.

Critias, songez-vous qu'un semblable appareil
A d'étranges soupçons pourrait donner l'éveil?
Prétendre sous vos lois que le Sénat fléchisse,
N'est-ce pas de son temple exiler la justice?

CRITIAS.

L'entourer de la force est mon premier devoir,
Magistrat investi d'un absolu pouvoir,
J'assure ainsi sa marche & préviens sa surprise.
Je ne vois pas sur quoi Socrate s'autorise...

SOCRATE.

Socrate à Babylone eût respecté les rois,
Ici le peuple règne, & je soutiens ses droits.
De notre autorité simple dépositaire,
Critias forcerait le Sénat à se taire!
Quand ses propres décrets veulent qu'un Sénateur....

CRITIAS.

Il n'est point de décrets pour un conspirateur,
Son crime est avéré. Soldats, qu'on le saisisse,
Qu'on le mène à la mort...

THERAMÈNE *s'élançant à l'autel.*

Minerve protectrice,
Vous l'avez entendu... Sénateurs, frémissez,
D'un sort pareil au mien vous êtes menacés,
Je sais que des autels l'auguste privilège
Ne saurait me soustraire aux mains d'un sacrilège;
Mais on verra du moins que son impiété
Brave également l'homme & la Divinité.

CRITIAS.

Qu'arraché de l'autel, on le traîne au supplice,

SOCRATE *se plaçant entre les soldats & Theramène.*

Arrêtez...

THERAMÈNE.

Des tyrans vous voyez la justice....

CRITIAS.

Soldats, délivrez-moi de ce vil factieux
Dont l'aspect sacrilège importune vos Dieux;

(*On emmène Theramène, Socrate l'accompagne.*)

SCENE IV.

CRITIAS, MELITUS, *Gardes.*

MELITUS.

Enfin des Sénateurs la morne contenance,
De tous vos ennemis atteste l'impuissance,
Theramène au trépas par votre ordre conduit,
De vos heureux travaux va vous laisser le fruit.
Effrayé d'un arrêt qu'il était loin d'attendre,
Pressé par vos soldats & par ceux de Lysandre,
Trasibule bientôt ira loin de nos murs
Ensevelir sa honte & ses complots obscurs,
Ou s'il s'obstine encore à rester dans Athène,
Il ne tardera pas à joindre Theramène.

CRITIAS.

Non, je ne vois jamais sans un mépris nouveau
De tous ces Sénateurs le servile troupeau,
Sans doute Critias peut après leur silence
Asseoir sur leurs tombeaux la suprême puissance,
Theramène a raison. Va faire préparer

Le breuvage mortel qui doit m'en délivrer.
Mais avant que la mort circule dans ses veines,
Profitons du moment qu'il passe dans les chaînes.
Si par lui je pouvais attirer au Sénat,
Ce proscrit qui s'annonce en vengeur de l'Etat:
Il pourrait bien, ami, devancer Theramène.
Eriphile m'attend. Dans cette ame hautaine
Peut-être parviendrai-je à porter la terreur.
C'est sa main que je veux, que m'importe son cœur?
L'amour est dangereux à qui fonde un Empire,
Par une vertu feinte il faut savoir séduire;
Si je puis, Melitus, l'attacher à mon sort
En lui rendant un père attendu par la mort,
Je trouverai bientôt un moyen infaillible
De me débarrasser d'un ennemi terrible,
Sans qu'elle ait aucun droit de me le reprocher;
Sinon, dans les enfers elle ira le chercher.
Mais le ciel sur ce temple abaisse un voile sombre,
Tout me sert; profitons du silence & de l'ombre.
Va, cours, & que la mort se cachant dans la nuit,
Frappe au même moment tout ce que j'ai proscrit.
Et quand l'astre du jour en rouvrant sa carrière,
Sur mes proscriptions répandra sa lumière,
Nous ferons publier que les crimes commis
Sont ceux de Trasibule & ceux de ses amis.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

ACTE V.

La Scène est dans la prison.

THERAMÈNE, SOCRATE.

THERAMENE.

DES mortels courageux, ô le plus magnanime,
Vrai modèle du sage, âme noble & sublime,
De l'innocent proscrit unique défenseur,
En qui le ciel encor m'offre un consolateur,
Quand mon ame descend vers l'infernale rive,
Faut-il que jusques-là le remords la poursuive?
Les Dieux à ce vautour devraient-ils donc livrer
Un mortel malheureux qui crut les honorer?
Socrate, je frémis, tout mon cœur se déchire,
Quand de nos généraux que ma voix fit proscrire,
Je vois le peuple en pleurs accompagner les pas.
Je vois Diomedon s'avançant au trépas,
Loin de se plaindre aux Dieux d'une ingrate patrie,
Faire des vœux pour elle & terminer sa vie
Avec ce dévouement, cette tranquillité
Que ne donna jamais la fausse piété.
Aux pleurs du peuple alors mes larmes se mêlèrent;
Mais, hélas! mais trop tard mes yeux se dessillèrent.
Les Dieux m'en ont puni. Depuis ce jour affreux,
Envain je les implore; encens, offrandes, vœux,
Rien n'a pu désarmer leur vengeance terrible,

Enfin de Jupiter le courroux inflexible
Me livre entre les mains de nos vils oppresseurs,
Et fait taire pour moi la voix des Sénateurs.
Je l'ai bien mérité. Mais si votre colère
Punit de ce supplice un crime involontaire,
Quels châtimens, grands Dieux, votre juste retour
Garde-t-il aux tyrans qui font pâlir le jour!
Socrate, que je crains le sort qui vous menace,
Seul, croyez-vous pouvoir comprimer leur audace?
Tout le monde se tait. Vous seul avez osé
Défendre au nom des lois l'innocent accusé.
O mes Concitoyens, ô Céphise, ô ma fille!
Dans quels horribles lieux je laisse ma famille!
Hélas! mon cher Socrate, au nom des justes Dieux
Veillez sur les enfans d'un père malheureux,
Veillez sur mon pays, l'objet de mes allarmes,
Je ne puis y songer sans répandre des larmes.
Ce n'est pas que la mort m'inspire aucune horreur,
Elle est pour votre ami le terme du malheur.
Je ne redoute point l'impitoyable Hécate,
Si j'emporte au tombeau l'estime de Socrate.
Mais il m'est bien permis de pleurer le destin
Des hommes vertueux dont je prévois la fin.

SOCRATE.

D'un préjugé pieux la fatale influence,
Theramène, il est vrai; trompa votre prudence,
Mais le crime n'a point corrompu votre cœur,
Et Dieu d'un préjugé ne punit point l'erreur.
Ce Dieu juste, touché du remords qui vous presse,
Eclaira votre esprit, vous donna la sagesse.
Ne le croyez donc pas insensible à vos vœux,
Et ne vous comptez plus au rang des malheureux.
Croyez-vous que ce Dieu verra d'un œil propice
Le tyran qui pour vous fait taire la justice?

Non, le remords au crime a soin de s'attacher;
Quand au centre du monde il irait se cacher,
Il n'échapperait pas à cette providence
Qui de cet univers remplit l'espace immense,
Des siècles à venir perce l'abîme obscur,
Et du cœur des méchans sonde l'asyle impur.
Peut-être en permettant cette grande injustice,
Veut-elle des tyrans avancer le supplice:
Peut-être revenus de leur longue stupeur
Et recouvrant enfin leur antique valeur,
Tous les Athéniens vont voler avec joie
Au devant du héros que le ciel nous renvoie.
Minerve le conduit, son oracle a parlé,
Et déjà des tyrans le trône est ébranlé.
J'ignore si du ciel la sévère justice
De vos jours innocens attend le sacrifice,
Mais, mon cher Theramène, un homme vertueux
S'incline avec respect devant l'ordre des Dieux,
Sait mourir sans orgueil, ainsi que sans faiblesse,
Et son dernier soupir atteste sa sagesse.
Enfin soit que les Dieux qui comptèrent nos jours,
Des vôtres à ce terme aient limité le cours,
Soit que ces mêmes Dieux que Critias offense
Veuillent pour vous sauver déployer leur puissance,
Recevez tout, ami, comme un de leurs bienfaits.
Mais du destin sur vous quelques soient les arrêts,
Croyez que vos enfans & le peuple d'Athène,
Conserveront en moi l'ami de Theramène.

THERAMÈNE.

Que la vertu, grands Dieux, a des attraits flatteurs
Dans la bouche de ceux dont vous formez les cœurs!
Je vous rends grace, ô Dieux! touchés de ma faiblesse,
Vous m'avez envoyé l'homme de la sagesse.

Quel calme vos discours ont versé dans mes sens!
Il me semble, Socrate, à vos divins accens,
Que mon ame sortant d'une prison obscure,
S'envole dans le sein du Dieu de la nature,
Que du séjour heureux abaissant mes regards,
Je vois déjà la paix rentrer dans ces remparts,
Trasibule, Cephise & ma chère Eriphile
Etouffer sous leurs pieds la discorde civile,
Tous les arts exilés accourir à leur voix,
Et Socrate former un peuple ami des loix.....
Eriphile! grands Dieux! j'accepte le présage.

SCENE II.

THERAMENE, SOCRATE, ERIPHILE.

THERAMENE.

MA fille des tyrans a pu tromper la rage,
Je la vois, je la tiens dans mes bras paternels.
Comment, par quel bonheur de ces tigres cruels
Avez-vous pu tromper la surveillance active?

ERIPHILE.

Au palais du tyran, Seigneur, j'étais captive;
Ma prison s'ouvre, il entre entouré de bourreaux,
Et d'un ton furieux il m'adresse ces mots:
«Les lois ont à la mort condamné votre père,
» Mais je puis reformer leur jugement sévère,
» Je sais tout pardonner à qui sauve l'Etat.
» Qu'il convoque en son nom Trasibule au Sénat,
» A mon sort dès ce jour consentez d'être unie,
» A ces conditions je lui laisse la vie.

THERAMÈNE.

Le fourbe! à quel excès il porte la noirceur!
Le sang de son rival manquait à sa fureur;
C'est de moi qu'il l'attend, & par cet artifice
Sa rage se promet de doubler mon supplice!....
N'avez-vous rien promis dont s'offensent les Dieux?

ERIPHILE.

Mon père, bannissez ce doute injurieux,
Eriphile aux vertus instruite par sa mère,
Ne sait point démentir les vertus de son père.
Pouvez-vous soupçonner que celle qu'un héros
Attend de vous pour prix des plus fameux travaux,
A l'aspect d'un tyran pût commencer à craindre,
Et flatter son espoir en s'abaissant à feindre?

THERAMENE.

Ma fille, cependant vous êtes dans mes bras,
Expliquez-vous, comment se peut-il faire?

ERIPHILE.

Hélas!
Mon père, pardonnez, mon trouble est excusable.
A peine il m'a laissé cet adieu redoutable,
Il sort environné de gardes, de soldats;
Un esclave chargé d'épier tous mes pas,
Qui du sage Aristide a servi la vieillesse,
M'aborde, & d'une voix qu'étouffait la tristesse:
« Madame, si par vous ils ne sont protégés,
» Dit-il, les détenus vont tous être égorgés,
» Melitus dans ses mains tient la liste fatale,
» Volez à leur secours.....

THERAMÈNE.

O fureur infernale!

ERIPHILE.

Ah! Socrate, courez....

SOCRATE.

Oui, je les sauverai.
L'innocent dans les fers est un être sacré.
Je vole à son secours.... Dieux qui sous Potidée,
Embrâsiez ma valeur, vous qui l'avez guidée,
Dieux puissans, armez-vous & marchez devant moi.

SCENE III.

THERAMENE, ERIPHILE.

THERAMÈNE.

O Vertueux esclave, image de la loi,
Tu crois à l'innocence, & ton ame sublime
Est loin de soupçonner l'homme juste d'un crime,
Esclave Citoyen, dans mes derniers momens
Que ne puis-je expirer dans tes embrassemens!
Un jour en repassant dans leur triste mémoire
De ces jours douloureux la lamentable histoire,
Nos neveux rediront à leurs jeunes enfans
Qu'Athène n'eut point part aux forfaits des tyrans;
Que de ses Citoyens l'assassin parricide
Ne put s'associer l'esclave d'Aristide.
Et ton nom toujours cher a la postérité,
Avec ceux des héros sera toujours cité.

SCENE IV.

THERAMENE, ERIPHILE,

LE VALET DES ONZE, *tenant la coupe empoisonnée qu'il présente à Theramène. Celui-ci la prend, le valet des onze se retire, s'appuie contre un des murs de la prison, & s'enveloppe de son manteau.*

THERAMÈNE.

Ma fille, recueillez toute votre énergie,
Mon moment est venu.... Je vais quitter la vie.....
Voyez-vous ce mortel qui sur moi s'attendrit,
Méprisé par l'orgueil, la vertu l'annoblit.
Critias ne sait pas que dans cette demeure,
Quoique proscrit par lui, l'humanité me pleure.
Ma fille, embrassez-moi, calmez votre douleur,
Je vous laisse en Socrate un sage protecteur.
Vos malheurs vont finir : peut-être votre père,
Avant que votre main ait ferme sa paupière,
Pourra voir votre époux triomphant dans ces lieux.
(*Il prend le poison, le valet des onze remporte la coupe.*)
Critias, je t'appelle au tribunal des Dieux.

ERIPHILE.

Mon père, je vous suis....

THERAMÈNE.

Que dites-vous, ma fille ?
Est-ce ainsi qu'à mes yeux votre fermeté brille ?
Empoisonneriez-vous le dernier de mes jours ?
Croyez-vous que mon bras en trancherait le cours

Pour me soustraire aux maux d'une pénible vie ;
Tant que j'aurais l'espoir de servir ma patrie?
Non, l'homme est ici-bas placé par l'éternel,
S'il quitte sans son ordre il devient criminel.
Ecoutez, écoutez un remords salutaire,
Eriphile..... Prenez mon urne funéraire,
Portez à votre époux ces restes précieux,
Qu'ils passent dans les rangs des mortels généreux
Qui bravent le malheur & savent y survivre,
Voilà votre devoir.....

SCENE V.

MELITUS, THÉRAMENE, ERIPHILE.

MELITUS.

MADAME, il faut me suivre.
Critias ne veut point qu'on expose à vos yeux
Le spectacle affligeant qui les frappe en ces lieux.
Touché de vos malheurs, permettez-moi....

ERIPHILE.

Perfide!
Ce langage te sied! quoi! monstre parricide!
Toi dont la barbarie a lassé les bourreaux,
Toi qui leur promettais le sang de cent héros,
Tu viens troubler le juste à son heure dernière,
Vas, tigre, des enfers vas souiller la lumière,
Tisiphonne t'attend, vas trouver Busiris,
Sysiphe, Cercyon, ce sont là tes amis.

(*Elle lève le poignard sur Mélitus.*)

SCENE VI.

MELITUS, THERAMENE, ERIPHILE, SOCRATE, *Citoyens armés.*

SOCRATE, *désarmant Eriphile.*

ARRÊTEZ.... Quoi ! le ciel que Mélitus offense,
Vous a-t-il donc remis le soin de sa vengeance ?
(*A Mélitus.*)
Retournez sur vos pas.... Vos projets sont connus;
Athènes libre enfin ne craint plus Mélitus;
Allez interroger votre cœur en silence,
Et des Dieux s'il se peut méritez la clémence :
Voilà comme punit un peuple généreux.
(*Aux Soldats.*)
Protégez sa retraite.....

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, excepté Mélitus.

THERAMENE.

AH ! voilà bien les Dieux....
Le jour de leur justice a lui sur ma patrie.

ERIPHILE.

De grace retracez à mon ame attendrie.....

SOCRATE.

En sortant de ces lieux, j'ai vu, non sans frayeur,

Des Citoyens frappés d'une sombre terreur,
Qui tous épouvantés du sort de Theramène,
Croyaient dans son malheur voir la perte d'Athène.
Soudain je leur fais part de ces ordres sanglans,
Donnés à Mélitus par le chef des tyrans.
Tous frémissent, mais tous d'un accord unanime,
Jurent entre mes mains de prévenir le crime.
Je m'arme & je me vois aussi-tôt escorté
D'un peuple qui reprend son antique fierté.
Cependant vers le port ma troupe est attirée,
Par des cris douloureux qui partaient du Pirée;
Nous y volons, c'était votre Céphise en pleurs,
Qui pâle, échevelée, appelait des vengeurs.
Ceux qui ne lui donnaient que de stériles larmes,
Transformés en héros à l'aspect de mes armes,
Brûlent tous de combattre & rejoignent mes pas,
Au moment où déjà trompé par Critias,
Un peuple furieux, ignorant & crédule,
De ses proscriptions accusait Trasibule.
« O Grecs! leur ai-je dit, quel démon furieux
» A pu noircir ainsi Trasibule à vos yeux?
» Critias vous divise, & par cet artifice,
» Il croit de ses forfaits éviter le supplice;
» C'est envain qu'il s'en flatte, il vous a tous pros-
» crits;
» Il avait à la mort dévoué vos amis,
» J'ai su ses noirs projets, & j'ai pris des mesures,
» Pour sauver l'innocence, & venger vos injures,
» Vos amis vont paraître..... » A ces mots les
soldats,
Et ceux de Trasibule, & ceux de Critias,
Poussent des cris au ciel, s'abordent, se confon-
dent,
A ce sublime élan mes compagnons répondent.

Les seuls soldats de Sparte entourent les tyrans,
Mais nous fondons sur eux, nous enfonçons leurs rangs,
Tout est rompu.... La mort sur l'infernale rive,
Précipite en courant leur troupe fugitive,
De nos tyrans nombreux nul n'échappe au trépas;
Hyppomaque aux enfers a suivi Critias,
Le bras de Trasibule en a purgé la terre;
Et je rends grace aux Dieux, dont la main tutélaire
Me conserve un ami dont l'intrépidité
Contre la tyrannie a noblement lutté.....

ERIPHILE.

Ah! Socrate, faut-il que d'un crêpe funebre,
La mort vienne voiler ce triomphe célebre?

SOCRATE.

Que dites-vous.?.... Comment.?....

THERAMÈNE.

Socrate, j'ai vecu.

SOCRATE.

Oh! Dieux, m'abusiez-vous.?.....

THERAMÈNE.

Critias est vaincu;
(*A sa fille.*)
Tous mes vœux sont remplis..... Cachez-moi vos allarmes;
Ne déshonorez point mon trépas par des larmes.
Je vous laisse un époux vengeur de son pays.

SCENE VIII & dernière.

THERAMENE, SOCRATE, ERIPHILE, TRASIBULE, CEPHISE, *Guerriers*, *Peuple*.

TRASIBULE.

ERIPHILE.!.... Mon père.!.... Ah! que voi-je.?...

THERAMÈNE.

Mon fils,
La mort m'attend..... Bientôt, ô ma chère Eriphile!
Votre père arrivé dans ce dernier asyle,
Séjour des vrais héros, des mortels vertueux,
Ira de leurs bienfaits remercier les Dieux.
Trasibule, Eriphile, écoutez votre père,
Sur le bord du tombeau le passé nous éclaire.
Vous avez vu tous deux dans nos dissentions,
Sortir tous nos malheurs du choc des factions,
Les monstres furieux qui forgèrent nos chaînes,
Moissonner dans sa fleur la jeunesse d'Athènes;
Et le sang des vieillards, & le sang des enfans,
Couler à longs ruisseaux sous le fer des tyrans:
Voilà les fruits amers des discordes civiles;
Que pour vous ces malheurs soient des leçons utiles;
La patrie épuisée a besoin de repos,
Par un zèle indiscret n'irritez point ses maux;
Gardez de me venger.....

ERIPHILE.

Qui... moi.!... que je néglige
De punir des ingrats.!....

THERAMÈNE.

Ma fille, je l'exige.
C'est un père expirant qui vous en fait la loi.
Et la patrie en pleurs vous en prie avec moi.
Eriphile, songez qu'en ce moment terrible,
Le sévère Minos, ce juge incorruptible,
Scrute tous les replis du cœur de Critias,
Et la balance en main pèse ses attentats;
Théognis, Hyppomaque, & ses autres complices,
Ne sont pas réservés à de moindres supplices,
Rien de l'arrêt fatal ne peut les garantir,
Et Mégère déjà s'apprête à les saisir.
Le moment n'est pas loin, ma fille, où votre père,
Amené par la mort devant ce juge austère,
Lui rendra de sa vie un compte rigoureux.
Je le rendrai, ma fille, avec ce calme heureux,
Que ce Dieu bienfaisant, l'auteur de la nature,
Répand dans tous les cœurs que le remords épure.
Vous paraîtrez un jour au même tribunal;
Puissiez-vous, Eriphile, en ce moment fatal,
Arriver au milieu d'ombres reconnaissantes,
Attestant à Minos vos vertus bienfaisantes!
Trasibule, je dois m'acquitter envers vous;
Ma fille, de ma main recevez cet époux.
Que Céphise, mon fils, vous tienne lieu de fille,
C'est l'unique débris d'une illustre famille:
Il m'est cher & sacré; veillez sur son bonheur.
Socrate, cultivez les vertus de son cœur.
Que mes enfans en vous retrouvent Theramène.
Puissent-ils comme vous être l'honneur d'Athène!
Puissent leurs noms chéris de la postérité,
Passer tous trois sans tache à l'immortalité!

TRASIBULE.

Vous serez obéi, mon père, je le jure,
Dieu qui m'avez guidé, Dieux vengeurs du parjure,
Et vous, sage Minerve, entendez mes sermens.

THERAMÈNE.

Pour la dernière fois, approchez, mes enfans...
Je le sens, de ses fers mon ame se dégage;
L'Elisée à mes yeux offre un jour sans nuage....
Philoclès, je te suis..... Embrassez-moi..... Je vais
A l'auteur de la vie être uni pour jamais.....
Adieu.....

(*Il expire.*)

TRASIBULE.

Sages guerriers, Citoyens magnanimes,
Vos tyrans aux enfers vont expier leurs crimes.
Dans nos murs affranchis la générosité
Doit ramener la paix avec la liberté.
Songez, vous qui l'avez si noblement servie,
Que le fils d'un tyran peut sauver sa patrie,
Que Sparte nous contemple, & que notre union
Peut seule comprimer sa vaste ambition :
Ainsi de la vengeance étouffons les murmures,
Et jurez avec moi d'oublier vos injures.
Chassons de vils brigands un essaim détesté,
Mais que de tous les Grecs le sang soit respecté.

SOCRATE, *après avoir déposé ses armes.*

Oui, j'en fais le serment, Citoyens. La clémence,
Annoblit un triomphe, honore la vaillance,

Fait germer dans les cœurs un remords vertueux.
Le vainqueur qui pardonne est l'image des Dieux.
O vous ! dont la sagesse immuable, infinie,
Des astres dans leur cours entretient l'harmonie,
Dieu puissans, protecteurs de notre liberté,
Faites que désormais cette auguste Cité,
Sous les lois de Solon, dans une paix profonde,
De toutes les vertus donne l'exemple au monde !

FIN.

